

R. BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

LIBRI

DONATI DAL

DOTTOR ANNIBALE GIULIONI

GIURISTA

Nato a Firenze il 7 Febbraio 1807
e morto il 1º Dicembre 1895 in Firenze.

16 Maggio 1896

OEUVRES

BADINES

D'ALEXIS PIRON.

ŒUVRES

BADINES

D'ALEXIS PIRON.



PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

1797.

OEUVRES
BADINES.

L'ANTI-MONDAIN (1).

O jours heureux, qui, purs et sans nuage,
Avez du monde éclairé le berceau,
Dont vainement un odieux pinceau
Veut à nos yeux défigurer l'image!
Jours fortunés! quoiqu'en publie encore
Un maître fou dans sa verve indiscrette;
Age à bon droit appelé siècle d'or!
O bon vieux temps! c'est moi qui vous regrette.
Mais, ô regrets en effet superflus!
A notre dam, hélas! vous n'êtes plus.
Tranquille au sein d'une heureuse abondance,
Exempt de peine, affranchi de tous soins,
L'homme vivait : la sage Providence,
Pour son bonheur lui cachait ses besoins.
Il était libre, et la seule nature
Dictait ses lois et réglait ses devoirs.
La trahison, le meurtre, l'imposture,
Les attentats, les forfaits les plus noirs,
Sous des climats où régnait la droiture,
De son cœur simple ignorés et bannis,

(1) Cette pièce est la contre-partie du Mondain de M. Voltaire.

N'avaient alors besoin d'être punis.
Nul préjugé n'asservissait son ame :
Heureux de vivre ainsi qu'il était né,
Ni bien, ni mal, gloire, honte, ni blâme,
N'étaient connus de son esprit borné.
O douce erreur, favorable ignorance!
Fille du ciel, mère de l'assurance!
Point de remords qui gênât ses désirs.
Né pour jouir, fait pour le bien suprême,
Il le trouvait dans un autre lui-même.
Rien ne troublait leurs innocens plaisirs.
Et quels plaisirs? à leur douceur extrême,
Le monde entier doit ses accroissemens;
Tendres ébats, divins embrassemens,
Fréquens sur-tout plus qu'au siècle où nous sommes;
Et c'est raison : car le destin des hommes
En dépendait dans ces commencemens.
Plaisirs exempts de tous ces vains fantômes
Dont un bizarre et chimérique honneur
Séduit les cœurs susceptibles d'alarmes;
Ce fier tyran d'un siècle plein de charmes,
Ne mettait pas d'obstacle à leur bonheur.
Mais à sa place une aimable innocence,
Un cœur naïf, de candeur revêtu,
Neuf encor, même après la jouissance,
Tenait alors lieu de toute vertu.
De nos aïeux, sous le règne d'Astrée,
Telle était donc la race fortunée.

De siècle en siècle et vigoureux et sains,
Mets raffinés, Laïs, ni médecins,
Coupable engeance en ces temps ignorée,
De leurs beaux ans n'abrégeaient la durée.
Or maintenant, notre ami du bel air,
Qui vous moquez impunément du monde,
Vantez-nous bien votre siècle de fer;
Vantez sur-tout votre cœur très-immonde;
Osez fronder l'illustre Fénélon;
Déprisez-nous les accords de sa lyre,
Ce beau roman, le seul utile à lire,
Vous toutefois dont le rare Apollon
Et les écrits ne vont pas au talon
De ce prélat; vous dont le chaud délire
Où vous puisez vos cyniques accens,
Vous fait choquer trop souvent le bon sens;
Vous, dis-je encore, qui placez dans un temple,
D'un bout à l'autre ouvrage original,
Fille de joie auprès d'un cardinal;
Vous, dis-je enfin, qui, pour dernier exemple,
Venez de faire assemblage nouveau,
Et, comme on dit, une galimafrée
D'Eve, d'Adam, de Saturne et de Rhée,
Assortiment digne d'un tel cerveau:
Plaçant le bien de la nature humaine
Dans un bouchon qui frappe au soliveau;
Ou bien à voir une tête de veau
Qui, dans un char, mollement se promène.
Or, maintenant ce séjour enchanté,

Ce paradis terrestre si vanté,
Cher calotin de la première classe,
De bonne foi, convenez entre nous,
Que pour savoir où peut être sa place,
On aurait tort de s'adresser à vous.

LES MISÈRES DE L'AMOUR.

PARODIE.

Que l'homme est faible et ridicule,
Quand amour veut s'en emparer!
D'abord il craint, il dissimule,
On l'entend tout bas soupirer.

S'ose-t-il enfin déclarer?
On le fuit : sa poursuite est vaine.
N'importe, il veut persévérer.
Que de soins, d'ennuis et de peines!

On l'aime! tant pis, double chaîne.
Mille embarras dans son bonheur.
L'esprit sans cesse est en haleine.
Père, mère, époux, tout fait peur.

Est-ce tout? Non. Reste l'honneur;
Il s'effarouche avec méthode :
On croit le vaincre, il est vainqueur;
On se brouille, on se raccommode.

Vient un rival, autre incommode.
Loin des yeux le repos s'enfuit,
Jaloux, on veille, on tourne, on rode :
Ce n'est qu'alarmes jour e nuit.

Après bien des maux et du bruit,
On jouit enfin de sa belle :
Le feu s'éteint, le dégoût suit.
Le jeu valait-il la chandelle?

LE REQUIN.

CONTE.

Muse, de grâce, au fait et point d'exorde :
Des écumeurs, gens sans miséricorde,
Firent descente à je ne sais quel port,
Et tout de suite y descendit la mort,
L'affreux dégât, le viol équivoque,
Qu'Agnès redoute et dont Barbe se moque,
L'ardente soif du sang et du butin,
Tant d'autres maux, le sacrilége enfin,
Péché mignon des ames scélérates.
Ce dernier-ci conduisit les pirates
Dans un couvent de pères cordeliers.
Châsse, encensoir, croix, soleil, chandeliers,
Vases sacrés, tout fut de bonne prise ;
Burettes, broc, le cellier et l'église,
Tout fut pillé. Notez que les vauriens

N'étaient pourtant juifs, ni turcs, mais chrétiens,
En qui peut-être eût agi le scrupule,
S'ils n'avaient pas, dans plus d'une cellule,
Trouvé de quoi se dire : Eh ! ventrebleu !
N'en ayons point, puisqu'ils en ont si peu !
Quoi trouvé donc ? quoi ! gentilles commères,
Que sur la nef on mène avec les pères,
Pour y passer le temps dorénavant,
Eux à ramer ; elles, comme au couvent.
Père Grichard, billeuse pécore,
Prêche et fulmine en pieux matamore ;
Père Grichard est traité d'étourneau,
Et pour réponse on vous le jette à l'eau.
D'autres, encor, de prêcher ont la rage.
Ils prêchaient donc, mais sur un ton plus sage,
Quand le plus fier de tous les ouragans,
Mieux qu'un sermon convertit nos brigands ;
Les voilà tous devenus des Panurges,
Se fiant moins à dieu qu'aux Thaumaturges,
Et promettant chandelle à tous les saints
Du paradis et lieux circonvoisins.
Tout l'équipage au pied de la chiourme,
On crie, on pleure, on sanglotte, on se gourme.
Meâ culpâ, mon père, mon mignon,
Ce n'est pas moi, c'était mon compagnon,
Moines de dire, en faisant grise mine :
Punition et vengeance divine !
Le bon Larron, contrit comme à la croix,
De se vouer à monsieur Saint-François,

S'il en échappe. A l'instant le temps change;
Vous eussiez dit que sur l'aîle d'un ange
Le séraphique avait dit : *Quos ego*.
Le ciel reprend l'azur et l'indigo;
L'eau reverdit, et sa claire surface
S'applanissant, redevient une glace;
Tout rentre enfin dans son premier état;
Tout, j'y comprends le cœur du scélérat.
Il rit du vœu formé pendant l'orage;
Le capitaine absout tout l'équipage,
Réunissant les deux pouvoirs en soi,
Et sur son bord étant pontife et roi.
Buvons, rions, chantons, dit le corsaire,
Frappe, comite, et vogue la galère.
Les pénaillons disaient : Vous avez tort,
On fait la figue au saint plus près du port;
De Pharaon tel était le vertige,
Moïse, aussi, coup sur coup le fustige.
Le chef repart qu'on ait tort ou raison,
Ramez, faquins; belle comparaison,
De fouet à fouet la verge de Moïse,
Et le cordon de Saint-François d'Assise!
Trois jours avaient coulé sans accident :
Le quatrième, ainsi qu'entre leurs dents,
Les gris vêtus priaient leur patriarche,
De se venger en purifiant l'arche;
L'un d'eux soudain s'écrie : Ah! le voilà!
Qui? Saint-François! Où? Sur l'eau là-bas!
Tenez, voyez, tout vis-à-vis la poupe.

Sur le tillac aussitôt on s'attroupe :
Oui, c'est, dit-on, vraiment un cordelier!
C'en est bien un, le fait est singulier!
En pleine mer, un homme, n'en déplaise,
Qui paraît même être là fort à l'aise!
C'est, s'écriait un moinillon fervent,
C'est ce grand Saint qu'à la merci du vent,
Dans le péril, ingrat, vous réclamâtes!
Mon œil d'ici distingue les stigmates.
Je vois, je vois l'ange exterminateur,
Le bras levé sur le profanateur :
Tremblez, méchant! La frocelle en tumulte
Passait déjà de l'espoir à l'insulte.
La soldatesque incertaine, tout bas
Se demandait : l'est-ce? ne l'est-ce pas?
La nuit laissa leur ame irrésolue.
L'indévot crut avoir eu la berlue,
Et du soleil attendait le retour :
Il reparaît; on revoit tout le jour
Le même objet à pareille distance.
Lors le relaps incline à pénitence;
C'est saint François! qui pourrait-ce être donc?
Voilà des gens penauds, s'il en fût onc.
Le commandant, dont la visière est nette,
Pour le plus sûr met l'œil à la lunette,
Et dit : Ma foi, vous ne vous trompez point;
Je vois capuce et froc! c'est de tout point
Un cordelier bien vif, bien à la nage,
Voulant venir peut-être à l'abordage.

Il faut l'attendre. Hola ! ho ! le grapin.
Chacun se signe au cri du turlupin ;
D'horreur le poil en dresse à tout son monde ;
L'objet s'enfonce et disparaît sous l'onde.
A l'instant souffle un vent plus que gaillard,
Et, fût-ce un coup du ciel ou du hasard,
Vous allez savoir le pour et le contre.
Tout au plus près le nageur se remontre,
Le grapin tombe, accroche et tire ; qui ?
Etait-ce bien un cordelier ? Nenni.
Car, de par Dieu, sa mère et Saint-Antoine,
Jamais l'habit ne fit si peu le moine.
C'était au vrai l'habit d'un franciscain,
Mais sous lequel ne gissait qu'un requin,
Poisson goulu, vorace, antropophage ;
Poisson béant, poisson pour tout potage.
Mais un poisson froqué : par quel hasard ?
Vous avez vu noyer père Grichard ?
Figurez-vous ce requin qui le gobe
Non pas avec, mais par-dessous sa robe :
Des pieds au cou bientôt il fut grugé,
Et là du tronc la tête prit congé.
Le froc alors présentant l'ouverture,
Avait du monstre embéguiné la hure ;
Et de ce jour, quêteur humble et gourmand,
Frère requin suivait le bâtiment.

TIRLIBERLY.

CONTE.

Lise couchée, au retour de l'église,
Disait à Jean : Mon dieu, le bel outil !
Quel est son nom ? — *Tirliberly*, dit-il.
Tirliberly sera vraiment, dit Lise,
Dorénavant mon bijou favori.
Tirliberly mit toute son attente
A bien ouvrer, tant qu'en peu dépéri,
Jean se souvint qu'il avait une tante,
Et s'embarqua pour le Pondichéry.
Au bord de l'eau, grand dieu ! on s'embrasse,
Propos de femme, et fadeurs de mari :
Lise, au revoir. Jean, mon ami, de grâce,
Laisse-le moi... Quoi ?... le *Tirliberly*.
L'homme eut beau dire, et beau rire, et beau
faire,
S'il ne le laisse, il ne partira point.
Lise l'a dit... Donc, pour la satisfaire,
Jean fouille et prend par-dessous son pour-
point,
N'importe quoi, tout ce qui vint à point,
Propre à donner le change à l'ingénue.
Quoi que ce fût : Tiens, dit-il, le voilà ;
Cours après, cherche ; et ce disant, il rue
Ce qu'il tenait, dans l'herbe haute et drue,
Puis sur-le-champ monte en mer et s'en va.
Or, n'ayez peur que simple ou trop honnête,

Lise, à tourner incessamment la tête
Vers le vaisseau gagne un torticoli :
Ce n'est point là où son esprit s'arrête ;
Tout son penser vise au *Tirliberly*.
Onc ne vit chien plus âpere à la quête.
Vaine recherche ! elle ne trouve rien.
Dieu sait l'angoise ! O douleur sans pareille !
Là, j'ai perdu le plus beau de mon bien :
Tirliberly ! que ma voix te réveille ;
Par-dessus l'herbe, à mes cris lève-toi.
A mon aspect tu croissais à merveille,
Et tu semblais avoir des yeux pour moi.
Tirliberly, seras-tu sans oreille ?
A ce haut cri dans les airs épandu,
Sort de la roche un jeune anachorette,
Frais comme rose, et qui, sous sa jaquette,
A plus et mieux que Lise n'a perdu.
Père, aidez-moi, dit la belle éplorée,
Vous me voyez pis que désespérée,
Pour un bijou dans l'herbe enseveli ;
Bijou, vraiment, qui passe pour joli.
Sans lui je meurs, sans lui rien ne m'agrée ;
Il me valait lui seul tout l'Empirée.
Ce bijou rare a nom *Tirliberly*.
Savez que c'est, si connaissez la pompe
De ce bas monde. Hélas ! un mal-adroit
Me l'a fait perdre, et si je ne me trompe,
Il est tombé non loin de cet endroit.
Tenez, cherchons ; nous y voici tout droit.

Mu de pitié, le pauvre solitaire
Tout bonnement cherche et cherche à tâton,
Sans savoir quoi. Tel un visionnaire
(Mons Arouet, suzerain de Voltaire)
Cherche le jour dans la nuit de Newton!
Ou, si l'on veut, tel un savant Breton (1),
Grand scrutateur de forme planétaire,
Dessous le pôle, en cherche une à la terre.
De charité le jeune homme rempli,
Met donc le front et le nez dans les herbes;
Et retroussé jusqu'au *Tirliberly*,
En laisse voir un tout des plus superbes:
L'apercevant, Lise jette un grand cri:
Ah! le voilà! L'ermite se redresse,
Et prenant part à sa vive allégresse,
Demande à voir un bijou si chéri.
Lise lui dit: Vous l'avez, et le presse
De le lui rendre. A cela, l'homme saint
Reste muet. Elle insiste... Il se plaint
D'un tel soupçon, et consent qu'on le fouille.
Lise y procède et saute à la quenouille
Avec laquelle Eve nous a filés.
Gens au désert par la grâce exilés,
Antoines, Pauls, Hilarions, Arsennes,
L'esprit malin vous a bien fait des siennes,
Convenez-en; mais n'en fûtes jamais
Si lutinés, ni serrés de si près.

(1) Maupertuis.

Tirliberly trahit enfin son maître,
Le jouvenceau succombe innocemment.
Lise innocente encore en ce moment,
De sa main propre emprisonne le traître,
Et d'innocence en innocence, ainsi
Jean fut très-Jean, mais Lise en fut aussi
Bien plus savante; apprenant de ceci
Qu'un mari peut aller à la campagne,
Sans pour cela qu'en ce siècle poli,
A la maison sa charmante compagne
Demeure oisive ou sans *Tirliberly*,
Et que souvent, loin d'y perdre, elle y gagne.

LE LACONISME.

CONTE.

Chez un seigneur un moine fût,
Le diable apparut à sa vue.
Choisis des trois, dit-il : ou tue,
Ou bois, ou fornique; opte. Il but:
En buvant, la dame lui plut.
Le mari, qui faisait un somme,
S'éveille et voit le couple en rut,
Veut le tuer; mais le saint homme
Prend un chenet, frappe et l'assomme:
C'est où l'attendait Belzébut.

LES DEUX MALADES.

CONTE.

Un pauvre hère, enfant de l'Hélicon,
Gissait mourant à-peu-près sur la paille,
Et pour payer casse et catholicon,
Dans son coffret n'avait ni sou ni maille.
Un gros banquier regorgeant de mitrailles,
En même temps était malade aussi.
Guérissez-moi, s'écriait celui-ci,
Voilà de l'or. Chers enfans d'Esculape,
S'écriait l'autre, en cas que j'en réchappe,
Je vous destine au Pinde un beau loyer.
La faculté vers ce lieu ne galoppe,
En l'autre part elle aime à giboyer;
Si que bientôt de Vernage à Procope,
Ce dit l'histoire, et d'Astruc à Boyer,
Depuis le cèdre enfin jusqu'à l'hissope,
Auprès de lui notre veau d'or eut tout;
Au pauvre diable il resta la nature.
Conclusion: Le pauvret est debout,
Et le richard est dans la sépulture.

L'ACCOMMODEMENT
DE LA VÉRITÉ ET DE LA CHARITÉ.

CONTE.

La vérité, la charité,
Si rares au siècle où nous sommes,
Étaient le plus beau don qu'eût fait le ciel aux hommes,
Avant qu'ils l'eussent irrité.
Mais ces aimables sœurs ont quelqufois querelle ;
Le plus habile a peine à les concilier.
L'une est toujours ardente, et signale son zèle;
L'autre est inexorable et ne saurait plier.
S'il faut prendre parti, le choix est difficile,
Voyons de quelle adresse à franchir ce pas-là
Sut user un docteur habile
Dans l'école de Loyola.
Dans Paris une jeune fille,
Héritière d'un gros banquier,
Etait l'honneur de sa famille
Et l'ornement de son quartier.
Plus d'un galant cherche à lui plaire;
Mais entre les devoirs rendus
Près de la fille et de la mère,
Les soins d'un jeune mousquetaire

Semblent les plus ardens et les plus assidus.
La mère prudente, attentive,
Juge à propos d'entrer en explication,
Et d'une recherche si vive
Approfondit l'intention.
Ma vue est toute légitime,
Répond fièrement l'amoureux :
Si je puis devenir heureux,
Ce ne sera donc pas un crime.
Faut-il quelqu'éclaircissement
Sur mes moyens, sur ma noblesse?
Chez le père recteur de la maison professe
On peut en avoir aisément.
Quoi! le père recteur, dit la bonne maman?
Le témoignage est bon, je connais sa droiture,
Et j'aurai pour son sentiment
Même foi que pour l'Écriture.
Ces mots au cœur du jeune amant
Font luire un rayon d'espérance.
Il vole, sans perdre un moment,
Au couvent de sa révérence.
Cher père, lui dit-il, mon sort est en vos mains;
Un mot de votre part, contraire ou favorable,
Va bientôt, de tous les humains,
Faire le plus heureux ou le plus misérable.
Il s'explique, et le père est touché vivement
D'un discours que l'amour rendit plus pathé-
tique
Que tous ceux qu'enfanta l'art de la rhétorique

Je suis à vous, dit-il; mais j'ignore comment.
Ecoutez, reprend-il : Je roule une pensée
Qui va vous paraître insensée,
Mais qui peut à vos vœux servir utilement.
Je connais un richard, jaloux à toute outrance,
Et qui, pour échapper aux destins des cocus,
Offre cinquante mille écus
A quelque homme de confiance,
Qui de sa chère épouse assure l'innocence
Par de sages avis, par son inspection;
Mais à cette condition,
Que pour son entière assurance,
Cet argus se soumette à l'opération,
Qui n'est pas si commune en France
Que chez certaine nation.
Si cet emploi suffit à votre ambition,
Vous en aurez la préférence...
O l'admirable expédient
Pour avancer mon mariage!
S'écria notre adolescent.
Morbleu, pour les trésors qu'on puise en Orient,
Pour tout l'or que roule le Tage,
Je ne livrerais pas ce gage.
Modérez ce transport, dit le père en riant,
Et soyez moins impatient,
Je ne perds pas encor courage.
Au domicile du recteur,
Paraît bientôt la mère;
C'était son conseil ordinaire,

Et peut-être son directeur.
Elle parle, elle questionne.
Du jeune homme, dit-il, j'estime la personne,
Et respecte l'extraction.
Elle est depuis long-temps, avec distinction,
Sur les rives de la Garonne.
Quant à ses revenus, je n'en suis guère au fait;
Mais je suis assuré qu'il possède un effet
Dont il a refusé quinze mille pistoles.
La mère est satisfaite, et donne des paroles.
Les vœux de notre amant sont exaucés,
Et les noces se font sans ces dépenses folles,
Sans ces apprêts vains et frivoles,
Dont tous les grands sont trop embarrassés.
Tout rit dans le nouveau ménage;
Sur la fin du repas où régnait la gaîté,
Le recteur s'applaudit de sa dextérité
A conduire un pareil ouvrage:
Il fait voir que sa charité
A bien joué son personnage,
Sans offenser la vérité.
La maman en rit peu; la bonne créature
Voit d'un air assez consterné,
Que l'effet de son gendre est d'une autre nature
Qu'elle n'avait imaginé;
Et contre le recteur à demi-bas murmure.
Pourquoi, disait-elle en secret,
Ne convertir en or ce précieux effet?
Pourquoi cette offre refusée?

Oh ! que l'échange me plairait!
Mais on prétend que l'épousée
N'en eut pas le même regret.

SAINT GUIGNOLÉ.

CONTE.

Trop bien savez que dans la Grèce,
Des beaux arts autrefois maîtresse,
Priape, au plaisir consacré,
Fut en grand'pompe révéré;
Son nom seul, dans le catéchisme,
Portait un air de volupté.
Bref, plus grande divinité
Ne fut onc dans le paganisme.
Ses temples étaient boulingrins,
Vergers fleuris et beaux jardins,
Où par d'excusables faiblesses,
De Paphos les jeunes prêtresses
Venaient mêler l'emportement
A la douceur du sentiment.
Là n'habitait sagesse austère,
Qui trop souvent, par vains discours,
De nos plaisirs trouble le cours;
Mais bien l'art d'aimer et de plaire,
Douce et vive persuasion,
Désirs redoublés sur ses forces,
Jeux badins, qui, par mille amorces,

Piquent l'imagination.
Le plaisir seul était le guide
Qu'on choisissait pour s'égarer ;
Et la jouissance rapide
Désapprenait à soupirer.
Dans ces réduits si pleins de charmes,
Priape était représenté
Avec son sceptre, avec des armes
D'une merveilleuse beauté.
Quelles armes, dont la blessure
Fait couler un plaisir flatteur !
Divin Priape, à ta piqûre
S'émeut le plus farouche cœur.
Heureuse la nymphe légère
Qui, trompant sa jalouse mère,
Peut saisir un poignard si doux ;
Qui, sentant tressaillir son ame
De la volupté qui l'enflamme,
Et meurt et revit de ses coups !
Pour nous, vil peuple, race étique,
De cette armure magnifique
Nous portons un léger fragment.
Ce qu'à Priape la nature
Donna si libéralement,
Nous ne l'avons qu'en miniature.
Sans être Gascon sur ce point,
Cependant je ne m'en plains point.
Mais pourquoi ma muse cynique,
Osant d'un œil audacieux

Percer dans les secrets des dieux,
Recherche-t-elle un saint antique?
Il s'en présente un dans ces lieux,
Qui vaut Priape et beaucoup mieux;
C'est le benoît saint Guignolé,
Qui, fuyant sa triste patrie,
Où régnait Bellone en furie,
Traversa le ruisseau salé,
Pour venir en un pays sauvage,
Sans nulle consolation
De zèle et de dévotion,
Faire le triste apprentissage.
Lieux escarpés il choisissait,
De mets grossiers se nourrissait,
Buvait son vin jusqu'à la lie;
Mais, quand chez lui se présentait
Neuve accorte ou femme jolie,
Le bon ermite qu'il était,
Tout doucement l'entretenait,
Parlant d'une façon si belle,
Que tant Nice et jeune fût-elle,
A son point bientôt l'amenait.
Or, ne pensez que ce langage
Déplût aux beautés du canton;
Chacune du saint personnage
Voulait tirer quelque leçon:
Lui-même n'y pouvait suffire,
Bien que, grâce aux heureux talens
Que le ciel donna à ses cliens,

Sur cet article il fut grand sire.
Après sa mort on lui rendit
Honneurs divins sans contredit.
Tous ces dévôts brûlant de zèle,
(Avec dévôts j'entends ici
Nombre de dévotes aussi)
Lui bâtirent une chapelle
Sur le penchant d'un vert côteau,
Lieu propre à faire la prière,
Qu'on trouve heures de Cythère.
Tout auprès serpente un ruisseau
Qui semble dire en son langage :
Profitez de votre bel âge ;
Saisissez les momens heureux
Que le ciel accorde à vos vœux.
Ainsi que fuit cette onde pure,
Le temps s'échappe sans retour ;
Suivez la loi de la nature
Elle vous présente un beau jour.
Au-dedans de cette chapelle,
Où vient souvent troupe fidelle,
Aucun portrait n'est étalé,
Hors celui de saint Guignolé.
Sans draperie et toute nue,
Mais pleine de cette fierté
Que sait donner la volupté,
Paraît en un coin sa statue.
Tout ce qui peut d'un corps parfait
Offrir l'image intéressante,

S'y trouve assemblé trait pour trait.
Le sculpteur à la main savante,
Par un chef-d'œuvre de son art,
A sur-tout formé Jean-Chouard
Dans une attitude si belle,
Si touchante et si naturelle,
Qu'il n'est Lucrèce, à son aspect,
Qui ne frémisse de respect.
Or, ne présumez qu'à la vue
Tout son mérite soit borné;
Au nouveau Priape est donné
Talent de plus grande étendue;
Talent qui grossit chaque jour
Les revenus du Dieu d'amour.
Car toute matronne indignée
De n'avoir support ni lignée,
Et voyant que sans son mari
Le ruisseau d'amour est tari,
N'a qu'à râcler d'une main sûre
Ce précieux échantillon,
Ce doux ami de la nature,
Et puis boire de la râclure,
Bien infusée en un bouillon,
Pas n'est besoin d'autre aventure.
Aussitôt ventre de grossir,
Langueur de se faire sentir;
Bref, pour les fruits du mariage,
Bien plus utile est ce breuvage,
Qu'un époux froid et catharreux,

Le plus souvent encor goutteux,
Qui, suivant l'usage ordinaire,
De l'hymen au geste glacé,
Auprès de sa femme placé,
Ne fait, hélas! que de l'eau claire.
Ici, dira quelque censeur,
Affectant un souris moqueur,
En pensant me mettre à la gêne,
Si de votre saint ratissé,
Et dans un bouillon infusé,
Fille buvait à tasse pleine,
Dites-moi : du dévôt outil
Bien ou mal arriverait-il?
A cela ma réponse est prête.
D'abord dirai, je n'en sais rien :
Fille prudente, d'air honnête,
Craint toujours de risquer son bien;
Et puis un importun critique,
Un Bussy, par des traits railleurs,
Trop applaudi de maints lecteurs,
Viendrait la mettre en sa chronique.
Si pourtant le saint s'égarait,
Et, par une erreur imprévue,
Agissait à la boulevue,
Quel grand mal cela causerait?
J'ai vu mainte fille en ma vie,
Fille d'esprit, jeune et jolie,
Qui, pour avoir au tendre ébat,
Reçu parfois échec et mat,

N'en a que mieux été choyée,
Même pour pucelle employée.
Les maris sont de bonnes gens,
On les condamne à tous dépens;
Témoin de Vulcain l'épousée,
Et de Mamelin la fiancée,
Pour eux ne brille cette fleur
Qu'amour, diligent moissonneur,
Sait recueillir avant la fête
Que le tardif hymen s'apprête.

LE PSEAUTIER.

CONTE.

Du pieux roi David que les psaumes sont
beaux !
Ma fille, en vous couchant, faites-en la lecture;
Eclairez-vous de ses flambeaux;
Votre ame sera toujours pure.
Je vous prête mon grand psautier;
Plût à Dieu, ma chère Isabelle,
Que vous le sussiez tout entier!
Oui, maman. Voici donc la belle
Qui prend le saint livre et le met,
Sans trop grand désir de le lire,
Très-promptement sous son chevet.
Or, elle attendait un beau sire.
Il vint, et les tendres ébats

Agitant draps et couverture,
Le psautier, descendu plus bas,
Se trouve au fort de l'aventure.
Rien plus, car du prudent ami,
La reliure toute neuve,
D'un plaisir qui n'est qu'à demi,
Reçut une abondante épreuve.
Le matin la mère arriva,
Et ne vit pas l'amant, sans doute;
Mais son cher volume se trouva
Tout maculé, tout en déroute.
A l'œil, au tact, à l'odorat,
Elle frémit, elle soupçonne.
Mon psautier est en bel état!
Parlez-moi, petite friponne.
Je ne sais pas d'où vient cela.
En faute assurément je ne suis point tombée;
Sinon que j'ai rêvé que David était là,
Qui me prenait pour Bethsabée.

LA RAGE D'AMOUR.

CONTE.

A Cupidon la jeune et belle Aminte,
Malgré l'hymen, sacrifiait toujours.
Son pauvre époux était toujours en crainte
Qu'elle ne fît de nouvelles amours;
Il ne pouvait en fermer la paupière,

Pestait, veillait tant qu'il en expira.
Lui mort, Aminte ayant libre carrière,
Se divertit en fille d'opéra,
Qui n'est pas encore douairière.
Grand bruit en fut; son curé crut devoir
L'en avertir. Vous vous perdez, madame;
Changez de vie, ou c'est fait de votre ame.
Hélas! monsieur, je voudrais le pouvoir,
Lui répartit notre fringante veuve:
Qu'avancez-vous, mon pasteur, en grondant?
Ah! plaignez-moi, tel est mon ascendant,
De deux jours l'un me faut pratique neuve.
Cela me vient d'un accident fatal,
Ma modestie a causé tout mon mal.
A quatorze ans d'un chien je fus mordue;
L'avis commun fut qu'on me devait nue
Plonger en mer: nue on me dépouilla.
Honteuse alors de me voir sans chemise,
Incontinent je portai la main là
Où vous savez, sans jamais lâcher prise.
On me replonge: or, qu'est-il arrivé?
Mon corps alors, ô pudeur trop funeste!
Par-tout ailleurs du mal fut préservé,
Hors cet endroit où la rage me reste.

LA FILLE VIOLÉE.

CONTE.

Zénogris, fille grande et forte,
Mais ingénue autant que fille de sa sorte,
Autour d'elle laissa tant rôder son amant,
Qu'à la fin, je ne sais comment,
Ses jupes tous les jours devenaient trop étroites.
Comme elle était des moins adroites,
Ses parens aussitôt s'aperçurent du cas.
Dieu sait quel bruit et quel fracas
Ce fut dans toute la famille !
Cependant le galant, quoique petit, mal fait,
Etait riche ; ce point adoucit tout le fait.
D'abord le père de la fille
Va proposer au suborneur
D'épouser Zénogris pour sauver son honneur.
Epouser est un sort où rarement aspirent
Ceux qu'amour n'a pas fait vainement sou-
pirer,
Et c'est ce qu'à peine ils désirent,
Lorsqu'ils ont tout à désirer.
Aussi Christol (c'est le nom du jeune homme)
A ce triste propos n'eut garde de céder.
On supplie, on menace, on somme :
Le plus court fut donc de plaider.
Devant les magistrats notre belle éplorée,
Se plaint, montrant son ventre à son menton
égal,

D'avir été déshonorée;
Et demande qu'enfin par le nœud conjugal
Cette honte soit réparée.
Christol, d'une mine assurée,
Et fourbe comme sont les hommes d'aujourd'hui,
Dit que le fait n'est pas de lui.
En cent façons on tâche à le surprendre:
Quelque parti qu'on puisse prendre,
Le drôle adroitement de tout sait se tirer.
Eh bien! messieurs, répond Zénogris désolée,
Puisqu'il m'y force, il faut tout déclarer,
Le perfide m'a violée.
Debout contre une porte arriva l'accident.
Mais comment, dit le président,
Un homme si petit qu'à peine il peut atteindre
De la main jusqu'à votre front,
A-t-il pu, debout, vous contraindre
A recevoir un tel affront?
Hélas! la chose est très-certaine,
Répond Zénogris sans tarder;
Le voyant haleter et souffrir tant de peine,
Je me baissai tant soit peu pour l'aider.
A ces mots, de rire éclatèrent
Les juges, et la déboutèrent
De sa vaine prétention.
Si l'on jugeait sans passion,
Ou plutôt sans prévention,
Tout ce que dans le monde on nomme violence,

4*

L'on verrait que ce n'est que pure fiction,
Et l'on n'y trouverait que trop de vraisem-
blance
A cette présente action.

L'HOSPITALIÈRE.

CONTE.

Sœur Luce, jeune hospitalière,
Pour un jeune convalescent
Sentait tout ce qu'un cœur ressent
Dans l'accès d'un ardeur première.
Je laisse à penser la manière
Dont fut servi l'adolescent :
Mille soins font sur son visage
Renaître les plus belles fleurs,
Et le brûlent de mille ardeurs
Pour la belle qui le soulage.
Un moment donc qu'il se livrait
Au doux espoir d'être aimé d'elle,
A l'instant accourut la belle :
Il en sentit croître son feu.
La nature à l'amour fidèle,
Dans le moment joua son jeu ;
Et pendant que l'amour rappelle
La formule d'un tendre aveu,
Mon cher enfant, s'écria-t-elle,
Guérissez ma crainte mortelle.
Parlez, de quoi soupirez-vous?

Là, sa voix craintive s'arrête,
Et toute tremblante elle apprête
Sa main pour lui tâter le pouls.
Mais que l'amour a de malice !
Qu'il sait bien conduire un dessein !
Le convalescent prend la main
De la secourable novice,
Et la conduisant doucement
Où la santé se manifeste,
Par un subit attouchement
Fait voir qu'il en avait de reste.
La belle se déconcerta,
Rougit de honte et de surprise,
Et voulut même quitter prise ;
Mais en vain elle le tenta,
Son heureux amant l'emporta ;
Et, pour marquer que son audace
A ses yeux devait trouver grâce,
Voici ce qu'amour lui dicta :
Chassez la frayeur ridicule
Que vous inspire un vain scrupule,
Belle Luce, et ne pensez pas
Faire désormais un usage,
Qui déshonore vos appas.
Ces marques de convalescence,
Je les dois à votre présence ;
Mais vous devez à mon amour :
J'acquitte ma reconnaissance,
Acquittez-vous à votre tour.

Nature prépare une crise,
Qui couronne votre entreprise;
Vous seule pouvez me guérir,
Voulez-vous me faire mourir?
Sœur Luce d'un si doux langage
Sentait la pressante douceur,
Et l'amour dans son jeune cœur
En disait encore davantage :
Son amant, tout près d'être heureux,
A l'aide de mille étincelles,
Filles d'un désir amoureux,
Vit dans ses humides prunelles
Qu'elle brûlait des mêmes feux;
D'un bras qu'amour guide, il l'enlève :
L'amour lui-même la soulève,
Et tire le rideau sur eux.

LE RÉVEIL.

CONTE.

N'A pas long-temps qu'avisai Madelon,
Qui reposait sur la verte fougère;
Un doux zéphir enflait son cotillon,
Si que je vis presqu'à nû son derrière.
A tel aspect, amour, ce, fis-je alors,
Le beau fessier! la chair blanche et polie!
Que Madelon cache à l'œil de trésors!
Lors m'approchant de la belle endormie,
Tout bellement la pris entre mes bras;

Et d'une main qu'amour rendait hardie,
Je découvris ses plus secrets appas.
Dormait toujours la gentille pucelle,
Ou le feignait, car n'ouvrait la prunelle;
Jamais sommeil ne fut plus apparent.
De l'éveiller me prit la fantaisie,
Et me souviens qu'en cas peu différent,
J'avais guéri femelle assez jolie,
De certain mal qu'on nomme pamoison.
Peut-être encor c'est ce mal; que sait-on?
Or, quel malheur, si telle maladie
Faisait mourir sans secours Madelon!
Sans plus tarder, j'appliquai le remède;
Prêt il était, et n'avait besoin d'aide;
Du premier coup la tirai du sommeil.
Lors Madelon se frottant la paupière,
Bon gré, me dit, vous sais de mon réveil,
Et grand plaisir vous m'avez fait, compère.
Viendrai dormir tous les jours en ce lieu,
Puisque si bien savez comme il faut faire.
Pas ne manquez de m'éveiller! Adieu.

LE MAL D'AVENTURE.

CONTE.

Alison se mourait d'un mal
Au bout du doigt, mal d'aventure.
Va trouver le père Pascal,

Lui dit sa sœur, et plus n'endure ;
Ses remèdes sont excellens ;
Il te guérira, je t'assure:
Il en a pour les maux de dents,
Pour l'écorchure et pour l'enflure ;
Il fait l'onguent pour la brûlure.
Va donc, sans attendre plus tard,
Le mal s'accroît quand on recule ;
Et donne-lui le bonjour de ma part.
Elle va, frappe à la cellule
Du révérend frère Frappart.
Bonjour, mon frère, Dieu vous garde,
Dit-elle ; ma sœur vous salue,
Et moi qui suis ici venue,
Lasse à la fin de trop souffrir ;
Mais ma sœur vient de me promettre
Que vous voudrez bien me guérir
Un doigt qui me fera mourir :
Non, je ne sais plus où le mettre.
Mettez, dit Pascal, votre doigt,
Les matins, en certain endroit
Que vous savez. — Hélas ! que sais-je ?
Dites-le moi, frère Pascal,
Tôt, car mon doigt me fait grand mal.
O l'innocente créature !
Avez-vous la tête si dure?
Certain endroit que connaissez,
Puisqu'il faut que je vous le dise,
C'est l'endroit par où vous pissez.

Eh bien, m'entendez-vous, Alise?
Mon frère, excusez ma bêtise,
Répond Alix, baissant les yeux.
Suffit, j'y ferai de mon mieux;
Grand merci de votre recette;
J'y cours, car le mal est pressé.
Quand votre mal sera passé,
Venez me voir, Alisonnette,
Dit le frère, et n'y manquez pas.
Soir et matin à la renverse,
Elle met remède à son mal;
Enfin, l'abcès mûrit et perce.
Alison, saine, va soudain
Rendre graces à son médecin,
Et du remède spécifique
Lui vante l'étonnant succès.
Pascal, d'un ton mélancolique,
Lui repart : Un pareil abcès
Depuis quatre jours me tourmente;
Vous seriez ingrate et méchante,
Si vous me refusiez le bien
Que vous avez par mon moyen.
Alix, j'ai besoin de votre aide,
Puisque vous portez le remède
Qui sans faute peut me guérir.
Eh quoi! me verrez-vous mourir,
Après vous avoir bien guérie?
Non, dit Alix, non, sur ma vie;
Je ferais un trop grand péché.

Tel crime.... Allons donc, je vous prie,
Guérissez-vous, frère Pascal,
Approchez vîte votre mal.
A ces mots, dom Pascal la jette
Sans marchander sur sa couchette,
L'étend bravement sur le dos,
Et l'embrasse. O Dieu! qu'il est gros!
Dit Alix. Quel doigt! Eh! de grace;
Arrêtez.... je le sens qui passe.
Ma chère Alix, attends un peu,
Je me meurs.... Souffre que j'achève.
Ah! reprit Alix tout en feu,
Vous voilà guéri, l'abcès crève.

LA PUCE.

CONTE.

Le hasard seul, sans l'aide du génie,
Est quelquefois père d'invention.
Tel est vanté pour les productions,
Qui n'y pensa peut-être de sa vie;
C'est ce qu'on voit tous les jours en chimie.
Nature tient tous ses trésors ouverts
Aux ignorans aussi bien qu'aux experts;
Le tout dépend d'en faire la rencontre:
Sans la chercher souvent elle se montre.
Nous le voyons par l'exemple d'Agnès,
Qui n'était fille à découverte aucune,
Mais qui pourtant un matin en fit une,

Que cent nonains vanteront à jamais.
Voici le fait : Suivante d'une dame
Etait Agnès ; farouche elle avait l'ame,
Non par vertu, mais par tempérament,
Ainsi qu'on voit qu'il arrive à la femme,
Lorsque le ciel la traite durement.
La jeune Agnès passait pour fille sage ;
Elle était belle et n'avait que quinze ans.
Auprès d'Agnès laquais du voisinage
Ne rencontrait que griffes et que dents.
Jeune marquis visitait la maîtresse,
Pour voir Agnès ; mais sans distinction,
Agnès par-tout implacable tigresse,
Egard n'avait à la condition.
Amour, pour faire à son cœur quelque brèche,
Avait contr'elle épuisé mainte flèche
Sans nul effet ; elle portait un cœur
Bien cuirassé ; si, que dans sa fureur,
Amour jura de venger cet outrage.
Mais ce courroux tomba sur son auteur ;
Agnès tourna tout à son avantage.
Dans la saison de l'aimable printemps,
Un jour, dit-on, de dimanche ou de fête,
Du tendre émail dont Flore orne les champs,
La jeune Agnès avait paré sa tête.
Entre deux monts de roses et de lis,
Etait placée une rose naissante,
Qui relevait leur blancheur ravissante,
Et recevait un nouveau coloris.

Dans un corset sa taille prisonnière,
Pouvait tenir sans peine entre dix doigts ;
Sous un jupon d'une étoffe légère,
Un bas de lin paraissait quelquefois
Tiré si bien, et si blanc à la vue,
Qu'on aurait cru voir une jambe nue :
Bref, dans l'enclos d'un soulier fait au tour,
Son petit pied inspirait de l'amour.
L'enfant ailé, plus espiègle qu'un page,
Comme j'ai dit, lui gardait une dent.
Voici le temps, dit-il, ça, faisons rage,
Et dérangeons tout ce vain étalage,
Chez cet objet qui m'est indifférent.
Aussitôt dit, il change de nature ;
Puce devient ; d'abord lui saute au cou,
Au front, au sein, à la main, fait le fou,
Laissant par-tout une vive piqûre.
Notre beauté, très-sensible à l'assaut,
Cherche la puce, en veut faire justice ;
Mais Cupidon esquive par un saut,
Et doucement sous son corset se glisse,
Y fait carnage et n'en veut déloger.
Fillettes sont bons morceaux à gruger ;
L'amour en fait souvent son ordinaire.
Si comme lui je savais me venger,
De par saint Jean ! je ferais bonne chère.
Agnès enfin déchire son corset,
Le jette au loin, arrache sa chemise,
Et montre au jour deux montagnes de lait,

Où sur chacune une fraise est assise.
Elle visite et regarde en tous lieux,
Où s'est caché l'ennemi qui l'assiége ;
Mais il était déjà loin de ses yeux,
Et lui mordait une cuisse de neige.
Ce dernier coup accroît ses déplaisirs ;
Elle défait sa jupe, tout émue ;
Au même instant mille amoureux zéphirs,
Vont caresser ce qui s'offre à leur vue,
Et combattant en foule à ses côtés,
Pour une heureuse et douce préférence ;
Servent l'Amour d'une prompte vengeance
Qui l'attendait au sein des voluptés.
A la faveur d'un saut, d'une gambade,
Le petit dieu soutient sa mascarade,
Aux barres joue, et sans cesse fend l'air.
Il vient s'offrir de lui-même à la belle,
Puis il échappe aussi prompt qu'un éclair,
Et fait cent tours de vrai polichinelle.
Pendant ce jeu, vers un jeune taillis,
L'Amour lorgnait un portail de rubis,
Fief en tous lieux relevant de Cythère,
Mais que la belle, injuste et téméraire,
Avec chaleur disputait à Cypris.
Plus mille fois que la nature humaine,
Les immortels sont jaloux de leurs droits.
Puis il était question d'un domaine,
A faire seul l'ambition des rois.
Dans cette enceinte aux alarmes fermée,

Régnaient en paix les délices des sens,
Il y coulait une source enflammée
De pamoisons et de ravissemens.
Contre tel fort, besoin est de courage :
L'Amour en a bonne provision,
Il fait l'attaque, il force le passage,
Et prend d'assaut ce charmant apanage,
Malgré l'effort de la rebellion.
Calmez, Agnès, ce courroux qu'on voit naître,
Ne craignez rien pour ce charmant séjour :
Si le premier l'Amour s'en rend le maître,
C'est un tribut qui n'est dû qu'à l'Amour.
Vaines raisons! on court à la vengeance.
Un doigt de rose, à cet effet armé,
Tient lui tout seul l'ennemi renfermé,
Et le pressant, l'attaque à toute outrance.
Cupidon fuit par un étroit sentier ;
On le poursuit ; l'attaque est redoublée ;
Le doigt vengeur met l'alarme au quartier,
Et la demeure en est toute troublée.
Les citoyens de ce séjour heureux,
Les doux plaisirs, les charmantes ivresses,
Jusques alors oisifs et langoureux,
Par ce combat sortent de leur mollesse :
Chacun, d'un vol badin et caressant,
S'empresse autour de son aimable mère,
Répand sur elle un charme ravissant,
Lui fait bientôt oublier sa colère.
Ce doigt vengeur, au meurtre destine,

Fait sous ses coups naître mille délices :
L'Amour lui-même en est tout étonné,
Et se repent déjà de ses malices ;
Il craint de voir son trône abandonné,
Et ses autels privés de sacrifices.
De son palais enfin la volupté,
Sur l'œil d'Agnès pousse une sombre nue.
Elle se pâme, elle tombe éperdue ;
L'Amour s'échappe et court, épouvanté
Remplir Vénus d'une alarme imprévue.
De son extase à peine revenue,
L'aimable enfant recommença ce jeu ;
Elle y prit goût ; et par elle, dans peu,
Dans l'univers la science en fut sue ;
Mais nuit et jour, chez le peuple nonain,
Il fut en vogue, où cette heureuse histoire
Fut aussitôt écrite sur l'airain,
Pour en garder à jamais la mémoire.

LE PLACET.

CONTE.

Du temps qu'il se trouvait en France
Des magistrats un peu galans,
Un intendant, à l'audience,
Promenait ses regards parmi ses supplians,
Et recevait leurs vœux d'un grand air d'importance.

. . . .

Il avise en un coin, dans une humble posture,

Une petite créature
Tenant un placet à la main :
Elle a seize ans, teint de lis et de rose :
Elle a sans doute une bien bonne cause.
Approchez, belle enfant, monseigneur est humain ;
Aux opprimés il fut toujours propice ;
Ah ! sûrement il vous rendra justice.
Monseigneur, en effet, la voit d'un œil benin,
Et lui dit d'une voix discrète :
Petite, à mon lever, vous reviendrez demain.
Elle s'en va très-satisfaite.
Toute la nuit, aux yeux de sa grandeur,
Viennent s'offrir les appas de la belle.
Quelle taille ! quels yeux ! quelle aimable pudeur !
Je m'y connais, elle est pucelle.
Nous cueillerons demain cette rose nouvelle,
Ou nous aurons bien du malheur.
La nuit se passe ; enfin l'heure du lever sonne.
Monsieur Dumont, garçon intelligent,
A monseigneur apporte un restaurant,
Puis fait entrer la petite personne.
Eh ! bonjour mon cher ange ! allons, mettez-vous là.
Monseigneur, pardonnez...le placet que voilà...
Nous avons tout le temps ; approchez donc, vous dis-je.
En vérité, vous êtes un prodige ;
De cette peau que j'aime la douceur !

Que cette bouche a de fraîcheur !
Je n'ai rien vu de si beau, je l'avoue.
Et de baiser chaque chose qu'il loue ;
Et de son sein louer fort la blancheur ;
Mais, monseigneur, mais, monseigneur...
Eh ! ne soyez pas si honteuse,
Ma petite, écoutez : je veux vous rendre heureuse,
Mais il faut aussi me rendre heureux.
M'entendez-vous ? Non, monseigneur. Tant mieux.
C'est-à-dire qu'il faut... qu'il faut me laisser faire.
Que faites-vous ? Attendez... écoutez...
« Je suis malade ; j'ai... » Que m'importe, ma chère,
Ah ! c'est en vain que vous me résistez.
Ce fut en vain, la rose désirée
Fut arrachée en un moment.
On était surpris cependant
Que d'aucune épine entourée,
Elle eût cédé trop aisément.
Le placet va bientôt dévoiler ce mystère.
Ouvrez donc ce placet, monseigneur l'intendant.
Il l'ouvre, il voit : « Madeleine Bellaire
» Ose prier votre grandeur
» De vouloir la soustraire aux injustes poursuites
» Du chirurgien Le Vasseur,

» Qui demande cent francs pour cinq ou six
» visites.
» Tisanne et cætera, qui n'ont pu la guérir.»
—Serait-ce vous ?—Et oui, pour vous servir.
Comment, coquine ! —Eh quoi ! vous êtes en
colère.
Ma faute est-elle volontaire ?
J'ai refusé d'y consentir.
Je disais, pour vous avertir :
« Je suis malade, j'ai... » La chose était bien
claire ;
Et puis de voir mon placet tout d'abord,
Vous auriez dû prendre la peine.
Elle avait raison Madeleine :
Et monseigneur, sentant son tort,
Promit qu'à l'avenir, crainte d'erreurs nouvelles,
Il lirait les placets, sur-tout ceux des pucelles.

LA PERRUQUE DU CURÉ.

CONTE.

La nuit, un coche ayant versé,
On tomba les uns sur les autres ;
Chacun se crut le cou cassé,
Et dépêchait ses patenotes.
Dans l'entre-deux d'un gros fessier
Un curé fut pris par la nuque :
Il retira son chef entier ;
Mais il y laissa sa perruque ;
Il la cherche en l'obscurité.

Une dame fort étonnée,
Se plaint de sa témérité;
Monsieur, suis-je assez tâtonnée?
Le curé s'excusa beaucoup,
Et pour apaiser son murmure,
Lui dit : Je la tiens pour le coup,
Car j'ai le doigt dans la tonsure.

LE CHAPELIER.

CONTE.

En Avignon étoit un chapelier
Des mieux tournés et plus beau cavalier
Qu'on ne peint le dieu de la guerre;
En le voyant, femme ne tardoit guère
A se prendre en si beau lieu.
Une comtesse en devient amoureuse;
Elle souhaita d'être heureuse,
Ce qui lui fit employer ce moyen :
Elle envoya chercher Montagne,
Sous mine de faire un chapeau,
A son mari, le comte d'Oripeau,
Qui pour lors était en campagne.
L'Adonis n'était pas si novice en ce point,
Qu'il ne jugeât fort bien que l'aventure
Simplement n'aboutirait point
A prendre d'un chapeau la burlesque mesure;
Aussi, dès qu'il eut vu parler
Les yeux mourans de la comtesse,
Il crut qu'au fait il pouvait droit aller,

Sans blesser sa délicatesse.
Pourquoi tirant du bosquet de Paphos,
Ce Dieu que dédaignait Saphos,
Il l'offre aux regards de la belle.
Le compagnon lui plut si fort,
Qu'elle voulut en orner sa chapelle.
La galante n'avait pas tort.
Le compagnon étant d'une taille énorme,
Foula comme il faut le castor :
La comtesse fournit la coiffe avec la forme,
Moyennant quoi le mari fut coiffé
D'un castor bien étoffé.
Quoi! c'est là tout le stratagême,
Dit un valet, voyant le drôle à l'atelier?
Ma foi, sans être chapelier,
J'aurais coiffé Monsieur de même.

LE PARDON.

CONTE.

A son voisin la gentille Isabelle
Fut se plaindre de son époux,
Qui toujours lui cherchait querelle.
Croyez-moi, dit-il, vengez-vous.
Le conseil plut fort à la belle.
Le galant fut choisi pour servir son couroux.
A chaque heure du jour, c'était nouvelle plainte.
Notre couple à l'envi signalait son ardeur.
Mais la colère du vengeur

En moins de huit jours fut éteinte.
De tout on se lasse à la fin.
La belle que toujours la vengeance aiguillonne,
Six fois fut se plaindre un matin.
Oh! pour le coup, dit le voisin,
Je suis chrétien, je lui pardonne.

ODE A PRIAPE.

Foutre des neuf Graces du Pinde,
Foutre de l'amant de Daphné,
Dont le flasque vit ne se guinde
Qu'à force d'être patiné :
C'est toi que j'invoque à mon aide,
Toi, qui dans les cons d'un vit raide,
Lance le foutre à gros bouillons,
Priape, soutiens mon haleine,
Et pour un moment dans ma veine
Porte le feu de tes couillons.

Que tout bande, que tout s'embrase,
Accourez, putains et ribauds.
Que vois-je? où suis-je? ô douce extase!
Les cieux n'ont point d'objets si beaux :
Des couilles en bloc arrondies,
Des cuisses fermes et bondies,
Des bataillons de vits bandés,
Ces culs ronds sans poil et sans crottes,
Des cons, des tétons et des mottes,
D'un torrent de foutre inondés.

Restez, adorables images,
Restez à jamais sous mes yeux,
Soyez l'objet de mes hommages,
Mes législateurs et mes dieux.
Qu'à Priape on élève un temple
Où jour et nuit l'on vous contemple,
Au gré des vigoureux fouteurs.
Le foutre y servira d'offrande,
Les poils des couilles de guirlandes,
Les vits de sacrificateurs.

Aigle, baleine, dromadaire,
Insecte, animal, homme, tout,
Dans les cieux, sous l'eau, sur la terre,
Tout nous annonce que l'on fout :
Le foutre tombe comme grêle,
Raisonnable ou non, tout s'en mêle :
Le con met tout les vits en rut ;
Le con du bonheur est la voie,
Dans le con gît toute la joie,
Mais hors le con point de salut.

Quoique plus gueux qu'un rat d'église,
Pourvu que mes couillons soient chauds,
Et que le poil de mon cul frise,
Je me fous du reste en repos.
Grands de la terre, l'on se trompe,
Si l'on croit que de votre pompe
Jamais je puisse être jaloux :
Faites grand bruit, vivez au large ;

Quand j'enconne et que je décharge,
Ai-je moins de plaisir que vous ?

Que l'or, que l'honneur vous chatouille,
Sots avares, vains conquérans :
Vivent les plaisirs de la couille,
Et foutre des biens et des rangs.
Achille, aux rives du Scamandre
Ravage tout, met tout en centre,
Ce n'est que feu, que sang, qu'horreur !
Un con paraît : passe-t-il outre ?
Non, je vois bander mon jean-foutre ;
Ce héros n'est plus qu'un fouteur.

De fouteurs la fable fourmille :
Le soleil fout Leucothoé,
Cynire fout sa propre fille ;
Un taureau fout Pasiphaé ;
Pygmalion fout sa statue,
Le brave Ixion fout la nue ;
On ne voit que foutre couler :
Le beau Narcisse, pâle et blême,
Brûlant de se foutre lui-même,
Meurt en tâchant de s'enculer.

Socrate, direz-vous, ce sage
Dont on vante l'esprit divin ;
Socrate a vomi peste et rage
Contre le sexe féminin ;
Mais pour cela le bon apôtre
N'en a pas moins foutu qu'un autre ;

Interprétons mieux ses leçons
Contre le sexe il persuade ;
Mais sans le cul d'Alcibiade,
Il n'eût pas tant médit des çons.

Mais voyons ce brave cynique,
Qu'un bougre a mis au rang des chiens,
Se branler gravement la pique
A la barbe des Athéniens :
Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne ;
L'éclair brille, Jupiter tonne,
Son vit n'en est pas démonté :
Contre le ciel sa tête altière,
Au bout d'une courte carrière,
Décharge avec tranquillité.

Cependant Jupin, dans l'Olympe,
Perce des culs, bourre des cons ;
Et Neptune au fond des eaux grimpe
Nymphes, syrènes et Tritons ;
L'ardent fouteur de Proserpine
Semble, dans sa couille divine,
Avoir tout le feu des enfers.
Amis, jouons les mêmes farces ;
Foutons tant que le con des garces
Nous foute l'ame à l'envers.

Tysiphone, Alecto, Mégère,
Si l'on foutait encor chez vous ;
Vous, Parques, Caron et Cerbère,
De mon vit vous tâteriez tous.

Mais puisque, par un sort barbare,
On ne bande plus au Ténare,
Je veux y descendre en foutant ;
Là, mon plus grand tourment, sans doute,
Sera de voir que Pluton foute,
Et de n'en pouvoir faire autant.

Redouble donc tes infortunes,
Sort, foutu sort, plein de rigueur,
Ce n'est qu'à des ames communes
Que tu pourrais foutre malheur ;
Mais la mienne, que rien n'alarme,
Plus ferme que le vit d'un carme,
Rit des maux présens et passés.
Qu'on me méprise et me déteste,
Que m'inporte? mon vit me reste,
Je bande, je fous, c'est assez.

COUPLET

Sur l'air : *Quel caprice! quelle injustice!*

Qu'on me baise,
Plus chaud que braise,
Mon con, Nicaise,
Se présente à toi ;
Qu'on me baise,
Point de foutaise,
Viens, bande-à-l'aise,
Vite, mets-le-moi :

Avance donc, foutu Colin,
Quoi ! tu n'es pas encore en train?
Et dans ma main,
Qu'à te branler je lasse en vain,
Ton vit plus froid que glace,
Reste m olasse;
Il foutimasse :
Quel bougre d'engin ;
Mais il dresse,
Par mon adresse
Le charme cesse:
Qu'il est gros et long!
Que sa flamme
Brûle mon ame !
Ah ! je me pâme:
Que le foutre est bon !

BETZABÉE.

Autrefois, sur le point du jour,
Une certaine Betzabée,
Après sa cornette lavée,
Voulut se laver à son tour.
D'abord fut pour ôter la crasse;
Des doigts à la jambe l'on passe,
De la jambe jusqu'au genou,
Et de là je ne sais pas où;
Tant qu'à la fin, chemise basse,

Elle s'en donna jusqu'au cou,
S'agitant de si bonne grace,
Qu'un sage en fût devenu fou.
David, du haut de sa terrasse,
Je ne sais comment, l'aperçut;
Elle était blonde, blanche et grasse :
Le voilà tout-d'un-coup en rut.
Le grand veneur de telle chasse
D'abord chez la belle courut,
Croyant y trouver bonne place.
Il fit l'ambassade qu'il dut;
Mais avec sa bonne grâce,
La belle assez mal le reçut,
Soit pour la feinte ou la grimace :
Mais à la fin elle le crut.
David la joint, David l'embrasse,
Et tant y fit qu'elle y conçut;
La première fois ce ne fut
Qu'afin de mieux marquer la chasse,
L'enfant naquit, l'enfant mourut;
Mais pour la seconde valut
Un trésor à l'humaine race;
Car de là vint, comme à Dieu plut,
De main en main, notre salut.
Il faut avouer que la grace
Fait bien des tours de passe-passe
Avant d'arriver à son but.

LEÇON A MA FEMME.

MA femme, allez au diable, ou vivez à ma
mode.
La morale n'est pas d'un Caton, d'un fâcheux:
Je suis pour la vertu commode,
Et la vôtre s'oppose à tout ce que je veux.
J'aime à passer les nuits à table;
Et vous, qui devriez, avec un air ouvert,
Animer la débauche et la rendre agréable,
Vous faites la grimace et sortez au dessert:
Votre pudeur ne peut soutenir la lumière.
La seule obscurité contente vos désirs;
Et pour rendre ma joie entière,
Il faut que le grand jour éclaire mes plaisirs:
Sous une longue jupe; avec son étendue,
Vouscachez ce qu'ondoitdécouvrir aux maris.
Je ne trouve que des habits,
Et je cherche une femme nue.
Au lieu de me donner des baisers ragoûtans,
Vous me donnez des baisers de grand'mère;
Vous demeurez sans voix, sans mouvement,
Loin de me seconder dans l'amoureux mystère;
Et quand, pour m'exciter au doux jeu de Vénus,
J'ai besoin de vos mains, vous faites la sucrée,
Vous vous fâchez, et n'y touchez non plus
Que si c'était chose sacrée.
Je ne puis souffrir cet abus.
Tandis que le sommeil fermait les yeux d'U-
lysse,

Malgré sa mine prude et ses airs réservés,
Pénélope, pour exercice,
Avait toujours la main où vous savez.
Lorsqu'Hector et sa femme, en leur humeur lubrique,
Usaient des droitsd'hymen, ainsi que de raison,
C'était comme un signal à tous les domestiques,
Et l'on était en rut dans toute la maison.
Si quelquefois il me prend fantaisie,
Comme l'on dit, de tourner le feuillet,
Vous me le refusez tout net.
A son mari la sage Cornélie
Accordait cette courtoisie;
Porcie encor le souffrait à Caton.
Avant que Jupiter eût ravi Ganimède,
Junon permettait sans façon
Qu'il la traitât par intermède,
Comme il traita depuis son aimable échanson.
Mais puisqu'enfin une austère sagesse,
A pris sur vous tant de crédit,
Soyez ailleurs une Lucrèce,
Je veux une Laïs au lit.

ÉPIGRAMMES LICENCIEUSES.

I.

Un révérend, à face guillerette,
Oyait le cas d'un jeune débauché,
Qui s'accusait que gente bachelette

Avait la nuit entre ses bras couché.
Combien de fois s'est commis le péché?
Trois fois sans plus, répond le camarade.
Comment! trois fois, dit le père fâché,
En une nuit! vous étiez donc malade?

II.

Au lit de mort, une vieille à confesse,
Qui cinquante ans sous Vénus travailla,
A Bourdaloue exagérait sans cesse
Les doux plaisirs dont amour la combla.
Oh! ça, lui dit l'enfant de Loyola,
Songez à Dieu. — Je le voudrais, dit-elle,
Mais j'ai toujours un bougre de vit là,
Même en mourant, qui me fout la cervelle.

III.

Certain Mazet, grand faiseur de neuvaines,
Contait son cas aux pieds d'un franciscain;
Puis, quand il eut nombré quelques fredaines,
Il s'accusa qu'une jeune nonain
L'avait prié de l'amoureuse affaire.
Le fites-vous? — Nenni, de par St.-Pierre!
Onc je ne fus souillé de tels forfaits.
Dieu d'Israël! dit le révérend père,
Conduis un peu tel gibier dans mes rets,
Puis tu verras si je n'ose le faire.

IV.

Un Florentin faisait son Cupidon,
Et s'ébattait d'un suisse du saint père:

Le barigel, par sentence sévère,
Le condamna d'aumôner un teston.
Le condamné cria : C'est tyrannie !
Payer vingt sous pour péché si mignon !
Beau justicier ! sommes en Italie,
En lieu papal. — Payons sans répartie,
Reprit Dandin, tu l'as bien mérité ;
Tout cas n'est point honnête sodomie,
Mais bien péché de bestialité.

V.

Un maître carme, exploitant sœur Alix,
Avait déjà défilé jusqu'à six.
Ah ! c'est assez, finissons, lui dit-elle,
On sonne au chœur, et l'office m'appelle.
Eh quoi, si vîte ! encore un pauvre Ave,
Rien plus, ma sœur, et puis je me retire.—
Qu'un AVE, soit ; voyons je vais le dire :
Ça, faites donc, j'y joindrai le SALVE.

VI.

La mariée, au saut du lit, jasait
Sur l'instrument de la paix du ménage,
En discourant du marié disait :
De son fêtu neuf pouces sont l'aunage :
Neuf tout en gros ! quelle honte, à son âge !
Car, entre nous, il a vingt ans et plus,
Et notre ânon, qui n'a pas davantage
Que dix-huit mois, porte un bon tiers de plus.

VII.

Masqué du froc d'un enfant d'Elysée,
Damon pressait sœur Alix; et d'abord,
Par cet habit la belle humanisée,
Avec Damon fut aisément d'accord.
Lui, pour l'honneur du froc, fit maint effort,
Mais six exploits mirent bas le gendarme.
Quoi! dit Alix, cet homme-ci s'endort
Après six coups? ah! chien! tu n'es pas carme.

VIII.

Du jeu d'amour un aimable tendron
Sous un cagot faisait l'apprentissage.
Aisé n'était, et j'en tais la raison,
A moissonner le tendre pucelage.
De crier donc la belle faisait rage,
Et ne prenait nul plaisir à ce jeu.
Souffrez, souffrez, lui dit cet homme sage,
Souffrez cela pour l'amour du bon Dieu.

IX.

LE FAIT, le DROIT, qui, sur le formulaire,
Depuis long-temps partageaient les esprits,
Faisaient grand bruit, et l'on traitait l'affaire
Avec chaleur, lorsque l'on fut surpris
De voir Ninon terminer la querelle,
Et sur-le-champ trouver ce tour adroit:
Tant qu'il est droit, il n'est pas fait, dit-elle;
Quand il est fait, il cesse d'être droit.

X.

Frère Conrad, en un réduit bien clos,
Par un matin à gentille tourière,
En vrai béat refait par le repos,
Insinuait sa cheville ouvrière.
On sonne alors. Ah ! contre-temps maudit !
Foin de la cloche et de qui la fondit !
S'écrie Agnès en doublant la croupière.
Le pénaillon, qui plus fort se roidit,
Piquant des deux pour fournir sa carrière,
Serre la sœur, et prête à faire feu :
Parbleu, dit-il, tu t'étonnes de peu,
Laisse sonner, et réponds du derrière.

XI.

De continence un prêtre étant malade,
La faculté n'eut qu'un mot : SI COÏT.
Une catin s'offrant à l'accolade,
A quarante ans, il dit son INTROÏT,
Dont aussitôt le célébrant larmoie.
Et quoi ! mignon, dit la fille de joie,
Tu fais si bien, et jà tu t'en repens !
Eh oui, mordieu ! mais de par saint Avoie
C'est de m'en être abstenu si long-temps.

XII.

Un capucin ardent et plein de feu,
Dans un bordel excitait une nonne
Au jeu d'aimer ; mais pour l'amour de Dieu,

Gratis s'entend. Non pas, dit la friponne,
NESCIO vos, père Zorobel,
Je vis du con comme vous de l'autel ;
Tirez de l'or, autrement point d'affaires.
De l'or à nous ! répond le bouc sacré,
Las ! par nos vœux nous l'avons abjuré ;
Mais bien dirai pour vous trente rosaires.

XIII.

Un mousquetaire, aux pieds d'un vieux billette,
Son cas joyeux déduisait clair et net.
J'ai, lui dit-il, avec un tendre objet,
Depuis long-temps une intrigue secrette ;
Ce n'est le tout : ITEM, je suis sujet...
— A quoi? voyons. — A le faire en levrette.—
D'où vient cela, reprit père Seguin? —
C'est que j'y trouve un pouce au moins de gain.
Ah ! mon enfant, dit le saint personnage,
Pour ton salut reviens à l'avant-main ;
L'esprit pervers, avec ce beau ménage,
M'a fourvoyé cent fois de mon chemin.

XIV.

Un avocat plus distrait que Ménalque,
Sans haut-de-chausse était venu plaider,
Contre un mari qui ne pouvait bander
Non plus qu'un mort au fond d'un catafalque.
En s'escrimant, l'orateur se troussait ;
Si qu'on voyait son docteur qui poussait

Ad Mulierem un argument en règle,
Et fièrement levait sa tête d'aigle.
Son concurrent le voyant en arrêt,
Tout de son haut cria : Maître Forêt,
Habillez-vous, et cachez votre chose;
Vous l'avez-là dans un bel appareil!
L'autre répond : Nous perdrons notre cause,
Si ta partie en produit un pareil.

XV.

Lucas privait Alix des droits d'hymen,
Depuis huit jours, quand la chaleur extrême
Fit qu'en dormant elle étendit sa main,
Qui, par hasard, tomba sur l'endroit même
Dont la sevrait cet époux inhumain.
Dans ce moment vous jugez bien, peut-être,
Qu'au seul toucher la belle s'éveilla :
Pauvre animal! s'écria-t-elle, il a
Du naturel cent fois plus que son maître.

XVI.

Chaud de boisson, certain docteur en droit,
Voulant un jour baiser sa chambrière,
Fourbit très-bien d'abord le bon endroit;
Puis la virant, preste sur la croupière
Se huche. Hélas! quel taon vous a piqué,
Serrant le cul, s'écria la commère?
Par-là jamais nous n'avons forniqué.
Jamais? tant pis : allons, laisse-moi faire
Ne suis-je pas docteur in utroque!

XVII.

Un cordelier des plus officieux
Sur ses genoux branlait certaine abbesse,
Dont tôt après, le bon religieux
En pamoison fit tomber la prêtresse,
Et profitant du moment de faiblesse,
Il lui glissa son fringant aiguillon.
Tirez ceci, par saint Hilarion,
Dit la femelle. A quoi le bon apôtre,
Lui répartit : Pas tant d'émotion,
Prenez toujours, ce doigt-ci vaut bien l'autre.

XVIII.

Un laboureur des confins de la Bresse,
Paisiblement s'ébattait d'une ânesse :
On en fit bruit. D'abord le compagnon
Envoie après traiter en Avignon
De cette affaire. Au retour de notre homme :
Eh bien ! dit-il, à combien les pardons ?
Nous faudra-t-il, cousin, aller à Rome ?
Non, j'ai tout fait pour quatre ducatons,
Reprit l'agent, y compris le voyage ;
Et le légat même, sans tracasser,
Pour environ trois écus davantage,
T'aurait, parbleu, permis de l'épouser.

XIX.

Deux gars étaient sur un même pallier,
L'un franc Picard, et l'autre de Provence ;

Qui d'une Agnès, leur commun atelier,
Endoctrinaient tour-à-tour l'innocence.
Le papier but. Là, de qui le poupon,
Demanda le juge après à la mère ?
Hélas ! Monsieur, dit-elle, c'est selon,
Moi-même en suis en peine la première ;
Si toutefois j'accouche par-devant,
C'est au Picard sans faute qu'est l'enfant ;
Au Provençal, s'il me vient par derrière.

XX.

Un cordelier gageait à son hôtesse
Qu'il lui ferait douze fois dans la nuit.
Marché fut fait ; et Pr'ape se dresse.
Le cordelier en comptait déjà huit.
Huit ! s'écrie Alix, ah ! tu m'en passes,
Frère Ribaud, et ce n'est pas bien fait
D'en marquer huit, quand ce n'en est que sept ;
Mais je vois bien, déjà le jeu te lasse,
Et crois par-là la besogne avancer. —
Moi, vertubleu ! tiens, voilà que j'efface
Le tout ; allons, c'est à recommencer.

XXI.

Le médecin d'un écolier malade
Recommanda qu'on gardât de son eau.
On en serra ; mais la garde maussade,
L'ayant fait cheoir, à son propre tonneau
Vîte en retire et remplit le vaisseau.
Le docteur vient et dit : Ce sont eaux claires

De femmes grosses ; on ne m'y trompe guères.
La garde rit ; le docteur se défend.
Lors l'écolier : je l'ai bien dit aux pères,
Qu'il me ferait tôt ou tard un enfant.

XXII.

Un capucin, malade de luxure,
Montrait son cas de virus infecté ;
Et pour cacher du mal la source impure,
La rejetait sur son austérité.
Ah ! disait-il au suppôt de Saint-Côme,
Voyez un peu, maître André ! voyez comme
Elle me l'a tout du long écorché. —
Quoi ! cette robe ? — Oui dà, frère Michel.
Oh ! votre robe est donc, sur ma parole,
Une putain, et gare la vérole !

XXIII.

Au jeu d'amour une gente donzelle
Voulut induire un cavalier romain.
L'ultramontain, à son culte fidèle,
La refusait, et même avec dédain,
Quand pour lui plaire, elle tourna soudain,
Ce qu'à Jupin Ganimède réserve.
Mais dans son goût, malgré l'offre, affermi :
Me fourrer là, dit-il, Dieu m'en préserve !
Je logerais trop près de l'ennemi.

XXIV.

Brûlé du feu de la concupiscence,
Frère Thibaut vint trouver son gardien.

Jeûnez, mon fils, lui dit sa révérence.
Thibaut jeûna; le jeûne n'y fit rien.
Lors de rechef Thibaut se plaint. Eh bien,
Joignez au jeûne et discipline et haire,
Dit le vieillard. Mais las! le pauvre hère
Sentit sa chair encore plus regimber.
Vertu du froc! succombez-y donc, frère,
Tant que d'un an n'y puissiez retomber.

XXV.

Par un matin, d'une jeune dévote,
Frère Richard le petit cas oyait,
Et par un trou promenait sous sa cotte,
Sa douce main dont il la chatouillait;
De quoi la niaise en larmes lui disait :
Priez pour moi.... mon père.... je suis morte;
Le diable m'entre au... corps... par cette porte
Que vous savez. — Gardez de résister,
Dit le frater, il faudra bien qu'il sorte,
Quand dans tel lieu sera las d'habiter.

XXVI.

Un couple amoureux s'exerçait
Au jeu d'amour dans un bosquet,
Croyant n'avoir que les Dryades
Pour témoins de ses accolades.
Au plus fort du trémoussement
Quelqu'un parut. Ah! dit l'agent,
Fuyons. — Nenni, répond la belle,
Va ton train. — Mais on nous verra. —

Eh ! qu'importe, répliqua-t-elle,
Je ne connais point ces gens-là.

XXVII.

Jeanneton, en la nuit première,
Son mari dessus elle étant,
Remuait des mieux le derrière
Et puis disait en s'ébattant :
Mon doux ami, que j'aime tant,
Fais-je pas bien de cette sorte?
Le mari, lors, qui se transporte,
Lui répond, de courroux épris :
Oui ; mais que le grand diable emporte
Ceux qui vous en ont tant appris !

XXVIII.

En pleurant l'époux qu'elle perd,
B... vous fait pitié: quelle erreur est la vôtre !
Tel est un bâton de bois verd,
Qui brûle par un bout quand il pleure par l'autre.

XXIX.

Un bucheron fendait du bois,
Ne se donnant point de relâche,
Et faisant hem, à chaque fois
Qu'il donnait un grand coup de hache:
Sa femme craignant quelqu'entorse,
A quoi ce hem si souvent?
Ce hem, dit-il, accroît la force,
Et le coup entre plus avant.

La nuit, le bon homme joyeux,
Et voulant rire avec sa femme;
Mon mari, dit la bonne dame,
Faites hem, il entrera mieux.
Oh non! lui dit-il sans attendre,
Ce serait hem et tems perdu;
Mon dessein n'est pas de le fendre,
Il n'est déjà que trop fendu.

LE CORDELIER-CHEVAL.

CONTE.

Blaise à la ville ayant un jour porté
Et bien vendu son avoine et son orge,
Sur un cheval, qu'il avait acheté,
S'en revenait monté comme un saint George.
Saint George, soit; mais saint George descend
A ses besoins, ou quand le pied lui gèle :
Les pieds gelés, Blaise en vain s'en défend.
Il lui fallut abandonner la selle,
De cavalier devenir fantassin,
De son cheval lui-même être le guide,
Et dans la neige entr'ouvrir un chemin,
Tirant la bête après lui par la bride.
Suivaient de loin deux grisons bien dispos,
Non des grisons de l'espèce indolente,
De celui-là qui porta sur son dos,
Le palfrenier fameux, Rossinante :

C'était de ceux que Bocace nous vante.
De ces matois connus par plus d'un tour,
Ou de galant, ou d'espiègle, ou d'ivrogne,
De ces bons saints qui se firent un jour
Martyriser et cuire en Catalogne;
Deux cordeliers, pour vous le trancher net,
Suivaient de loin et l'homme et le genet.
Sus, sus l'ami, dit l'un des deux à l'autre,
Vois devant nous ce rustre et son cheval;
Faisons ici un tour de carnaval;
Entendons-nous et la monture est nôtre.
Seulement songe à me bien seconder.
Goutte ne faut avoir ici, ni crampe.
Je le saurai doucement débrider;
Toi, cependant, habile à t'évader,
Sur le cheval monte, pique et décampe;
Puis sur nos pas derrière ce clocher,
Tandis qu'à fin je menerai l'affaire,
Tournant tout court, tu courras te cacher.
Je suis un sot, ou tu n'attendras guère
Que sain et sauf je n'aille t'y chercher.
Le complot fait, et la marche hâtée,
Gaillardement à l'œuvre les voilà.
Déjà par un voici la bride ôtée,
Et proprement à son col ajustée,
Tandis que l'autre en galoppant s'en va,
Sans que le bruit des pieds du quadrupède
Fût ni ne pût de Blaise être entendu.
Le paillasson sur la pleine étendu,

Un pied de neige y mettait bon remède.
Au lieu marqué le cavalier alla :
Qu'il ne soit plus parlé de celui-là.
Son compagnon, cette affaire arrangée,
Resté pour gage seul dans l'embarras,
Sur les talons de Blaise pas à pas,
La bride au coup, pendante et négligée;
La tête basse et l'échine alongée,
Allait un train dont il était bien las,
Quand Blaise aussi, las de marcher lui-même,
Voulut enfin reprendre l'étrier.
Figurez-vous quelle surprise extrême,
Se retournant, de voir un cordelier.
Est-il esprit si fort qui n'y succombe?
En cas pareil en croiriez-vous vos yeux?
Au pauvre Blaise, homme simple et pieux;
La bride échappe et de la main lui tombe.
Le papelard, humble à fendre les cœurs,
S'agenouillant, et d'un œil de colombe,
Bien tendrement laissant couler des pleurs,
S'écrie : Hélas! je suis père Panuce,
De saint François indigne et lâche enfant,
Que de la chair le démon triomphant,
Dans ses filets fit tomber par astuce.
Que voulez-vous! le plus sage a bronché;
Le tentateur mit un morceau d'élite
A l'hameçon : j'y mordis, je péchai;
J'y remordis, j'y restai attaché :
C'en était fait, j'allais en proie au diable,

Etre du vice à jamais entiché ;
Mais qui veut, en père pitoyable,
L'amendement, non la mort du coupable.
Pour me tirer de l'abîme infernal
Où m'entraînait cette habitude au mal,
Et m'amener à la récipiscence,
Pendant sept ans dans le corps d'un cheval.
Le terme expire ; et vous êtes le maître
De me traiter à votre volonté :
Ordonnez-moi l'écurie où le cloître ;
A vous je suis, vous m'avez acheté.
Eh oui, dit Blaise, au diable soit l'emplète,
J'eus belle affaire à vos péchés passés,
Pour en payer ainsi les pots cassés !
De Dieu pourtant la volonté soit faite ;
Car après tout, comme vous j'ai péché,
J'ai comme vous mérité pénitence ;
Chacun son tour ; toute la différence
Qu'ici je vois, dont je suis bien fâché,
La vôtre est faite et la mienne commence.
Quitte j'en suis encore à bon marché :
Dieu m'aurait pu sept ans envoyer paître ;
Un roi pécheur fut bœuf pendant sept ans,
Vous fûtes, vous, cheval un pareil temps ;
Un temps pareil, âne je pouvais être,
Et maintenant travaillant au moulin,
Bien autrement je rongerais mon frein.
Eh bien ! je perds une assez grosse somme ;
Mais cinq cents francs ne sont pas la mort d'un
homme ;

Soyez donc libre, et libre sans rançon :
Vous serez sage, et vous n'irez pas comme
Un étourdi, remordre à l'hameçon :
Qui de si près a frisé les chaudières,
Sur son salut n'est pas si négligent.
Père Pauuce, au moins pour mon argent,
Souvenez-vous de moi dans vos prières.
Notre bon père alors se prosternant,
Et par trois fois ayant baisé la terre,
Son chapelet et les pieds du manant,
Gai sur ses pas s'en retourne à grand'erre,
Tandis que triste et le gousset vidé,
Blaise, chargé d'une bride inutile,
Et véritable et bel oison bridé,
Regagne à pied son petit domicile.
Il ne dit rien de l'accident fatal,
Et s'en fût tu long-tems, comme on peut croire,
Si, quelques mois après, dans une foire,
Il n'eût revu, reconnu son cheval
Que marchandait son compère Grégoire.
Il s'émerveille et souriant à part :
Ami, dit-il, le tirant à l'écart,
N'achète pas ce cheval, et pour cause;
Tu t'en mordrais les pouces tôt ou tard;
Je le connais : sois sûr d'une chose,
C'est qu'un beau jour, te panadant en roi
Sur cette bête en effet assez bel e,
Crac en chemin, tout d'un coup au lieu d'elle,
Tu trouveras un cordelier sous toi.

—Un cordelier ! tu voudrais que je crusse.....
Un cordelier ! tu gausses.... — Point du tout :
Un maître moine ayant cordon, capuce,
Grise vêture, et nom père Pauuce.
Lors il conta le fait de bout en bout,
L'achat, la route et la métamorphose,
Et l'hameçon fatal au franciscain,
Et les sept ans de purgatoire ; enfin,
Tout ce qu'il sait ; le reste il le suppose.
Tiens, poursuit-il, à peine le bourreau
S'est retrouvé sous sa première peau
Et sous le froc, que perdant la mémoire
Du châtiment qui lui fut si bien dû,
A l'hameçon il aura remordu,
Et.... le voilà ! Peste ; interrompt Grégoire,
Qu'il aille au diable avec son hameçon
Et ses sept ans de nouveau purgatoire :
Vraiment, sans toi, j'étais joli garçon !
C'est cinq cents francs que je gagne : allons
boire.

L'Y GREC.

Marc une béquille avait
Faite en fourche, et de manière
Qu'à-la-fois elle trouvait
L'œillet et la boutonnière.
D'une indulgence plénière
Il crut devoir se munir,

Et courut, pour l'obtenir,
Conter le cas au Saint-Père,
Qui s'écria : Vierge mère !
Que ne suis-je ainsi bâti !
Va, mon fils, baise, prospère ;
Gaudeant benè nati.

ÉPIGRAMME.

Un homme d'une humeur gaillarde
Appela quelqu'un maquereau,
Qui lui répliqua bien et beau :
Que votre épouse est babillarde !

LE PRESERVATIF DE L'ORGUEIL.

Certain novice auprès d'un loyaliste
Se confessait d'être entiché d'orgueil,
Et cependant le nègre sodomiste
Au jouvenceau faisait joyeux accueil,
Ardait tout vif en son sacré fauteuil,
Tant qu'à la fin, sous l'ardente gouttière,
Approchant vîte une des mains du frère,
Et l'inondant : Tiens, dit l'humble profès,
Regarde, enfant d'orgueil et de misère,
Ex quo luto nascuntur homines.

LE FRÈRE ET LA SŒUR.

Mon cher frère, disait Sylvie,
Si tu quittais le jeu, que je serais ravie !
Ne le pourras-tu pas abandonner un jour ?
Oui, ma sœur, j'en perdrai l'envie
Quand tu ne feras plus l'amour.
Va, méchant, tu joueras tout le tems de ta vie.

ÉPIGRAMME.

Un jour Saluce oyant la messe,
Entendit une voix d'en-haut
Qui chantait avec allégresse,
Vit-à-Salus, d'un ton fort haut.
La belle, surprise de joie,
Quoi ! dit-elle, le ciel m'envoie,
Connaissant ma nécessité,
Un vit que j'ai tant souhaité !
Ah ! Seigneur, la faveur est grande.
Je promets volontiers à ce bienheureux vit,
Puisqu'il me vient de toi, mon con chaud pour offrande.
Mais ayant passé tout le soir
Vainement dans un fol espoir,
Un noir chagrin étouffant lors sa bile,
Elle reprit ainsi, d'un ton plein de dépit :
Ah ! tout ce que tu dis n'est pas mot d'évangile.

Madame *la Maréchale* de la Motte, *à l'occasion d'une voix qu'elle entendit du haut d'une église où elle était avec la Marquise* de Salus, *donna le couplet suivant :*

Non, je ne serai plus dévote,
Je ne dirai plus d'*orenius*,
Si l'on ne dit *vit-à-la-Motte*,
Comme l'on dit *vit-à-Salus*.

LA FILLE CHARITABLE.

Du bon Guillot le vit se roidissait,
Et le poignait si fort concupiscence,
Que dans un coin se manuélisait.
La bonne Alix, curieuse, s'avance,
Voyant jaillir ce sperme merveilleux :
Ah! quel malheur! lui dit la bonne dame,
Un peu plutôt j'eusse empêché qu'aux cieux
N'eussiez, impie, escamoté cette ame.

SERMON

CONTRE LE PÉCHÉ DE LA CHAIR.

O mes chers paroissiens! ô brebis déplorables!
S'écriait un curé prêchant contre la chair;
Si ce péché qui vous met en enfer,

Avait des momens plus durables,
S'il pouvait se perpétuer
Cent ans, cinquante, dix, un seulement sans pause,
Même pendant un mois sans discontinuer,
Du moins ce serait quelque chose;
Mais en bien moins de tems vous êtes condamnés!
O nature fragile! ô faiblesse de l'homme!
Savez-vous en combien votre arrêt se consomme?
Je vous en avertis, pêcheurs infortunés:
Et zague, zague, zague, et vous voilà damnés.

THÉLÈME ET MACARE.

CONTE.

Thélème est vive, elle est brillante,
Mais elle est impatiente:
Son œil est toujours ébloui,
Et son cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui,
D'une humeur toute différente.
Sur son visage épanoui
Est la sérénité touchante;
Il écarte à-la-fois l'ennui
Et la vivacité bruyante.
Rien n'est plus doux que son sommeil;
Rien n'est plus doux que son réveil;

Le long du jour il vous enchante.
Macare est le nom qu'il portait.
Sa maîtresse, inconsidérée,
Par trop de soins le tourmentait;
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata.
Macare en riant la quitta.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle et cher amant,
N'en pouvant vivre séparée.
Elle va d'abord à la cour:
Auriez-vous vu mon cher amour?
N'avez-vous point chez vous Macare?
Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare est-il fait?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne?
Faites-nous un peu son portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, est un homme parfait,
Qui n'a jamais haï personne,
Qui de personne n'est haï,
Qui de bon sens toujours raisonne,
Et qui n'eût jamais de souci;
A tout le monde il a su plaire.
On lui dit: Ce n'est pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère

Ne vont pas dans ce pays-ci.
Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et pense dans ce lieu tranquille
Rencontrer son tranquille amant.
Le sous-prieur lui dit : Madame,
Nous avons long-tems attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu ;
Mais nous avons en récompense
Des vigiles, du tems perdu,
Et la discorde et l'abstinence.
Lors, un petit moine tondu,
Dit à la dame vagabonde :
Cessez de courir à la ronde
Après votre amant échappé ;
Car si l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme est dans l'autre monde.
A ce discours impertinent
Thélème se mit en colère.
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Est né pour moi, quoi qu'on en dise ;
Il habite certainement
Le monde où le destin m'a mise,
Et je suis son seul élément ;
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une sottise.
La belle courut de ce pas

Chercher, au milieu du fracas,
Celui qu'elle croyait volage.
Il sera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux-esprits
Qui l'ont peint si beau et si sage.
L'un d'eux lui dit : Sur mon avis,
Vous pourriez vous tromper, peut-être ;
Macare n'est qu'en nos écrits,
Nous l'avons peint sans le connaître.
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux et passa vîte :
Mon amant ne sera jamais
Dans cet abominable gîte.
Au moins la cour a des attraits,
Macare aurait pu s'y méprendre ;
Mais les noirs suivans de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend si tendre.
Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier spectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle est priée à ce repas
Où président les délicats
Nommés labonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y semblent, au premier coup-d'œil,
De Macare être la copie ;
Mais plus ils étaient occupés

Du soin flatteur de le paraître,
Et plus à ses yeux détrompés
Ils étaient éloignés de l'être.
Enfin, Thélème au désespoir,
Lasse de chercher sans rien voir,
Dans sa retraite alla se rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de son lit,
Qui l'attendait pour la surprendre.
Vivez avec moi désormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, sans trop prétendre,
Et si vous voulez posséder
Ma tendresse avec ma personne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.
Les gens de grec enfarinés
Connaîtront Macare et Thelème,
Et vous diront, sous cet emblême,
A quoi nous sommes destinés.
Macare, c'est toi qu'on désire,
On t'aime, on te perd, et je croi
Que je t'ai rencontré chez moi;
Mais je me garde de le dire.
Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie :
Pour te garder, il faut savoir
Se cacher et cacher sa vie.

A UN MARI QUI BAT SA FEMME.

Battre ta femme de la sorte,
Sous tes pieds la laisser pour morte,
Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer,
Tu vas passer pour un infâme.
Compère, l'on sait bien qu'il faut battre une femme,
Mais il ne faut pas l'assommer.

AZOLAN.

A son aise, dans son village,
Vivait un jeune musulman,
Bien fait de corps, beau de visage,
Et son nom était Azolan.
Il avait transcrit l'Alcoran,
Et par cœur il allait l'apprendre.
Il fut, dès l'âge le plus tendre,
Dévot à l'ange Gabriel.
Ce ministre emplumé du ciel,
Un jour vers lui daigna descendre.
J'ai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune;
Gabriel est reconnaissant,
Et je viens faire ta fortune :
Tu deviendras, dans peu de tems,
Iman de la Mecque et Médine;

C'est, après la place divine
Du grand commandeur des croyans,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puisse donner.
Les hommes vont t'environner
Quand tu seras en exercice.
Mais il me faut faire serment
De ne toucher femme ni fille,
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très-chastement.
Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'église,
Conclut cet accord imprudent,
Sans penser faire une sottise.
Monsieur l'iman fut enchanté
De l'éclat de sa dignité,
Et même encor de sa finance,
Dont il se vit d'abord payé
Par un receveur d'importance,
Qui la partageait par moitié.
Tant d'honneur et d'opulence
N'était rien sans un peu d'amour.
Tous les matins, au point du jour,
Le jeune Azolan, tout en flamme,
Et par son serment empêché,
Se dit, dans le fond de son ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans, au teint fleuri;

Il l'adore, il en est chéri.
Adieu la Mecque, adieu Médine;
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux esclavage,
La seule Amine aura mon cœur;
Soyons heureux dans mon village.
L'archange aussitôt descendit
Pour lui reprocher sa faiblesse.
Le tendre amant lui répondit:
« Voyez seulement ma maîtresse,
Vous vous êtes moqué de moi,
Notre marché fait mon supplice.
Je ne veux qu'Amine et sa foi;
Reprenez votre bénéfice.
Du bon prophète Mahomet,
J'adore à jamais la prudence;
Aux élus l'amour il permet;
Il fait bien plus, il leur promet
Des Amines pour récompense.
Allez, mon très-cher Gabriel,
J'aurai pour vous toujours du zèle;
Vous pouvez retourner au ciel,
Je n'y veux pas aller sans elle. »

L'ORIGINE DES MÉTIERS.

Quand Prométhée eut formé son image
D'un marbre blanc façonné par ses mains,
Il épousa, comme on sait, son ouvrage;
Pandore fut la mère des humains.

Dès qu'elle put se voir et se connaître,
Elle essaya son sourire enchanteur ;
Son doux parler, son maintien séducteur,
Parut aimer, et captiva son maître ;
Et Prométhée, à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.

Mars visita cette beauté nouvelle.
L'éclat du dieu, son air mâle et guerrier,
Son casque d'or, son large bouclier,
Tout le servit, et Mars triompha d'elle.

Le dieu des mers en son humide cour
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle et lui parla d'amour.
Qui cède à Mars peut se rendre à Neptune.

Le blond Phébus, de son brillant séjour,
Vit leurs plaisirs, eut la même espérance ;
Elle ne put faire de résistance
Au dieu des vers, des beaux-arts et du jour.

Mercure était le dieu de l'éloquence,
Il sut parler, il eut aussi son tour.

Vulcain, sortant de sa forge embrâsée,
Déplut d'abord et fut très-maltraité ;
Mais il obtint, par importunité,
Cette conquête aux autres dieux aisée.

Ainsi Pandore occupa ses beaux ans,
Puis s'ennuya sans en savoir la cause.

Quand une femme aime dans son printems,
Elle ne peut faire autre chose;
Mais pour les dieux ils n'aimaient pas long-
tems.
Elle avait eu pour eux des complaisances,
Ils la quittaient. Elle vit dans les champs
Un gros satyre, elle lui fit des avances.

Nous sommes nés tous de ces passe-tems,
C'est des humains l'origine première;
Voilà pourquoi nos esprits, nos talens,
Nos passions, nos emplois, tout diffère;
L'un eut Vulcain, l'autre Mars pour son père,
L'autre un satyre, et bien peu d'entre nous
Sont descendus du dieu de la lumière.
De nos parens nous tenons tous nos goûts;
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, est encor le plus doux,
Et c'est celui que tout Paris honore.

LE MARI RAISONNABLE.

Roland, allant faire voyage,
Laissa son épouse à Paris.
Elle, usant du droit du veuvage,
Pour un retrouva dix maris.
A son retour, en homme sage,
Roland, loin de faire tapage,
Comme tant d'époux convaincus,
Par leur faute, de cocuage,

Dit, l'exploitant de grand courage,
Ah ! que je fais-là de cocus !

SONNET.

Pour éviter l'ardeur du plus grand jour d'été,
Catin dessus un lit dormait à demi-nue,
Dans un état si beau qu'elle eût même tenté
L'humeur la plus lubrique et la plus retenue.
Sa jupe permettait de voir en liberté
Ce petit lieu charmant qu'elle cache à la vue,
Le centre de l'amour et de la volupté,
La cause du beau feu qui m'enflamme et me tue.
Un si sensible objet, en cette occasion,
Bannissant mon respect et ma discrétion,
Me fit foutre à l'instant cette belle dormeuse ;
Alors elle s'éveille à cet effort charmant,
Et s'écrie aussitôt : Ah ! que je suis heureuse !
Les biens, comme l'on dit, me viennent en
dormant.

LES BELLES JAMBES.

Colin, poussé d'amour folâtre,
Regardait à son aise, un jour,
Les jambes plus blanches qu'albâtre
De Rose, objet de son amour.
Tantôt il s'adresse à la gauche ;
Tantôt la droite le débauche.

Je ne sais plus, dit-il, laquelle regarder;
Une égale beauté fait un combat entr'elles.
Ah! lui dit Rose, ami, sans plus tarder,
Mettez-vous entre deux pour finir leurs querelles.

RONDEAU.

L'aimable cul de Briséis
N'a point de pareil ni de prix;
Plus rond qu'une boule d'ivoire,
Le croira qui voudra le croire;
J'en ai presque mes sens ravis,
Mon cœur de joie en est épris,
Et j'ai toujours dans ma mémoire
L'aimable cul.
Celui de la reine des ris,
Mille fois plus blanc que les lis,
Couronné de grâce et de gloire,
N'est pas si vanté dans l'histoire
Que le sera dans mes écrits
L'aimable cul.

L'AMOUR ET LA FOLIE.

ODE ANACRÉONTIQUE.

J'avais juré d'être sage,
Mais avant que j'en fus las;
O raison! c'est bien dommage
Que l'ennui suive tes pas.

J'eus recours à la Folie ;
Je nageai dans les plaisirs.
Le tems dissipa l'orgie ,
Et je perdis mes désirs.

Entr'elles je voltigeai ;
L'une et l'autre se ressemble ,
Et je les apprivoisai
Pour les faire vivre ensemble.

Depuis , dans cette union ,
Je coule ma douce vie :
J'ai pour femme la Raison ,
Pour maîtresse la Folie.

Tour-à-tour mon goût volage
Leur partage mes désirs ;
L'une a soin de mon ménage,
Et l'autre de mes plaisirs.

LES GRACES RÉFORMÉES.

Lorsqu'en t'instruisant tu m'amuses
A considérer tous ces dieux
Dont tant de favoris des Muses
Ont pris soin de peupler les cieux,
On en pourrait, dis-tu, réformer quelques classes ;
L'abondance des biens en fait tomber le prix ;
Pourquoi , par exemple , trois Grâces?
Une seule eût suffi. » D'accord , jeune Philis ;
Mais il était peu vraisemblable

Qu'une seule beauté rassemblât tant d'appas ;
Puisqu'on ne te connoissait pas ,
Cette erreur était pardonnable.

ÉPITRE A UNE COQUETTE.

C'est assez me croire ta dupe :
En dépit de ta vanité
Et du manége qui t'occupe,
D'honneur je ne l'ai pas été.
Sauve qui peut ! Jeune et charmante ,
Tes traits sur moi n'ont point porté.
Sans doute l'insulte est criante ;
C'est manquer à la probité.
A tes ruses les plus secrettes,
Qui... moi, j'ai le front d'échapper !
Tout amant qu'on ne peut tromper ,
Est un monstre aux yeux des coquettes.
Je l'avouerai, quand je te vis
Fraîche, comme on l'est au bel âge ,
T'avancer au milieu des ris ,
Et fixer la foule volage
De tous nos jeunes étourdis ,
T'offrant des cœurs à ton passage ;
Lorsque je vis tes beaux cheveux
Tomber, à boucles ondoyantes,
Sur tes épaules éclatantes ,
Dont l'albâtre en ressortait mieux ;
Lorsque je vis sur tes grands yeux

Tes longues paupières baissées,
Et ton regard ingénieux,
Où l'on croit lire tes pensées ;
Cette taille qui tour-à-tour
Est légère et voluptueuse ,
Et sait être majestueuse ,
Sans trop effaroucher l'amour,
Embrasé d'une ardeur nouvelle,
Quand je vis tout cela , Zulmé,
Je m'écriai : Comme elle est belle !
Qu'il serait doux d'en être aimé !
Mais après la première ivresse,
Quand, laissant tomber le bandeau,
Je vis tes projets, ton adresse,
Et tout le revers du tableau,
Ta beauté , toujours sous les armes,
Pour insulter à ses martyrs,
L'artifice de tes soupirs
Et le mensonge de tes larmes ;
Quand je te vis à tes amans
Jeter une amorce perfide ,
Pour t'assurer de leurs tourmens ;
Quand je surpris une ame aride ,
Sous le masque des sentimens ;
Lorsque, pour suivre une conquête,
Je te vis avec tant de feu
Mettre cent passions en jeu ;
Avec l'amour-propre à leur tête ;
Prompt alors à me dégager,

Et plein d'un sang froid qui m'étonne,
Je m'écriai : Qu'elle est friponne !
Et quel plaisir de s'en venger!
Bref, la guerre entre nous commence.
J'abjurai vîte mon amour,
Et n'en gardai que l'apparence :
Tu m'enhardis le premier jour ;
Le second, je ris quand j'y pense,
Tu fis un effort de décence.
Les dédains même eurent leur tour ;
Je me tins prêt à la défense.
A cet acte d'hostilité
J'oppose une autre batterie ;
J'encourage ta perfidie
Par un désespoir imité.
Bientôt mon air d'indifférence
Arme l'orgueil de tes appas,
Nouvelle attaque, autres combats ;
Nous déployons notre science,
C'est à qui sera le plus faux.
De l'art épuisant les chefs-d'œuvre,
Je déconcerte tes manœuvres
Et contre-mine tes travaux.
Ta prudence en vain se ménage
Des chemins couverts et mêlés ;
Dans tes plus sombres défilés
Je suis toujours sur ton passage.
Te souvient-il de ce moment
Où, balotté par ton caprice,

Je soupirais si tendrement,
En accusant ton injustice ?
J'appuyais ces soupirs trop vains,
Par un beau déluge de larmes.
Tes yeux alors semblaient sereins,
Tu jouissais de mes alarmes.
Eh bien ! ces pleurs, ils étaient feints,
J'en suis désolé pour tes charmes.
Te souvient-il encor d'un soir,
Où, sur un sopha renversée,
Et par cent zéphirs caressée,
Dans le plus magique boudoir,
Trois fois tu m'étais retracée
Par le jeu du triple miroir !
Tes frais vêtemens laissaient voir
Une jambe au hasard jetée,
Attitude exprès méditée
Pour me rembarquer dans l'espoir.
La lumière demi-voilée
Colorait ton sein presque nu,
Allant, sans être contenu,
Comme une fleur sort effeuillée
Du calice qu'elle a rompu :
J'ordonnai : mes yeux s'allumèrent,
Doux avant-coureurs des plaisirs;
Les gestes, les regards parlèrent,
Et tu les pris pour des désirs.
Tu t'abusais. Ciel, quel outrage !
En vain expirait ta fierté,

En vain l'amour livrait passage
A l'heureuse timidité ;
Tu sais trop combien je suis sage,
Et cependant des feux de l'âge
J'ai toute la vivacité.
Je riais de ta dignité
Qui contrastait avec l'injure
Du désordre de ta parure,
De ton maintien déconcerté ;
Et tu vis dans cette aventure,
Que la jeunesse et la beauté
N'ont qu'un pouvoir bien limité,
Sans le charme de la nature.
  Combien te surpasse à mes yeux
La bergère douce et sensible,
Qui, par un attrait invincible,
Naïvement fait un heureux!
Ses baisers peignent son ivresse,
Sans ôter rien à sa candeur.
Succombe-t-elle? sa faiblesse
La pare aux yeux de son vainqueur :
Sans la moindre supercherie,
Elle s'embellit en aimant,
Et sa seule coquetterie
Est l'art de plaire à son amant.
  Mais quels tableaux vais-je te faire?
Je choisis là de vieux crayons,
Et ressuscite la chimère
Des Hyllas et des Corydons,

Mourant d'amour sur la fougère,
Et bien plus sots que leur moutons.
Va, Zulmé, fournis ta carrière.
Il est tant de mortels blasés,
Tant de petits seigneurs usés,
Qui réclament ton savoir-faire!
Exerce tes jolis talens
Sur quelques fous mélancoliques ;
Attaque des tempéramens
Russes, Anglais ou Germaniques :
Voilà, crois-moi, voilà tes gens.
Pour moi, je hais trop l'artifice,
Et je tiens trop aux sentimens.
Sais-je évaluer un caprice!
Sais-je priser de faux sermens!
Trompe, désespère, tourmente
Les oisifs qui sont tes amans :
Poursuis, coquette de vingt ans,
Ta couronne est encore brillante ;
Mais c'est à trente où je t'attends.

LE JUBILÉ.

Au jubilé, comme sage,
Je voulais, selon l'usage,
Faire mes dévotions.
Suivant l'ordre du Saint-Père,
Je me dépêchais de faire
Trois ou quatre stations ;

J'allais d'église en église,
Quand d'un air tout de franchise,
Une gueuse m'aborda;
A cette attaque imprévue
D'abord je baissai la vue;
Mais le diable me tenta.
Elle me conduisit chez elle,
Et je fus de la donzelle,
Passablement régalé;
Si bien qu'en cet exercice
Je perdis le jubilé
Et gagnai la chaude-pisse.

LE DÉBAUCHÉ CONVERTI.

Puissant médiateur entre l'homme et la femme,
Qui du plaisir secret nous ourdissez la trame;
Des feux de Prométhée ardent dispensateur,
Et de la gent humaine éternel créateur;
Portassiez-vous encore un plus superbe titre,
Du bonheur de mes jours vous n'êtes plus l'arbitre.
Ce plaisir violent, dont je fus enchanté,
D'un tourment de six mois est trop cher acheté.
Qu'un autre que moi courre après ce vain fantôme,
J'en connais le néant, grâce à monsieur Saint-Côme,
Et ses sacrés réchauds sont l'utile creuset,
Où l'or faux du plaisir m'a paru tel qu'il est.
J'ai ruminé ces maux que sur son lit endure
Un pauvre putassier tout frotté de mercure;
Des conduits salivains, quand les pores ouverts,

Et virus repoussé filtrant les globes verts ;
Quand sa langue, nageant dans des flots de salive,
Semble un canal impur qui coule une lessive.
Ah ! que sur son grabat se voyant enchaîné,
Un ribaud voudrait bien n'avoir pas dégaîné !
Qu'il déteste l'instant où sa pompe aspirante,
Tira le suc mortel de sa cruelle amante !
L'œil cave, le front ceint du fatal chapelet,
Le teint pâle et plombé, le visage défait,
Les membres décharnés, une joue allongée,
Sa planète atteignant son plus bas. périgée ;
Alors avec David il prononce ces mots :
La vérole, mon Dieu, m'a criblé jusqu'aux os.
Car, par MALUM, David entend l'humeur impure
Qu'il prit d'Abigaï, comme je conjecture :
D'autant que cette femme, épouse de Nabal,
De son mari pouvait avoir gagné ce mal.
Ce Nabal, en effet, est peint au saint volume,
Tel qu'un compagnon propre au poil comme à la plume ;
Et qui, quand il trouvait fille de bonne humeur,
De ses bubons enflés méprisant la tumeur,
Lui faisait sur le dos faire la caracole,
Eût-il été certain de gagner la vérole.
Aussi je suis surpris que David, ce grand clerc,
Au fait d'Abigaï ait pu voir si peu clair ;
Certes, besoin n'était d'être si grand prophète,
Ni d'avoir sur son nez la divine lunette,
Pour voir que de Nabal tout le sang corrompu,
Ayant poivré le flanc qui s'en était repu,
C'était nécessité que son hardi Priape
Eût la dent agacée en mordant à la grappe.
Mais quoi, vit-on jamais raisonner un paillard ?

Il prit, les yeux fermés, ce petit mal gaillard,
Dont quelque temps après sa flamberge en furie,
Enticha le vagin de la femme d'Urie.
De mes ébats aussi j'ai tiré l'usufruit;
Mais grâce au vif argent, mon virus est détruit,
Mon sang purifié coule libre en mes veines,
Et deux globes malins ne gonflent plus mes aînes;
Du trône du plaisir les parois resserrés,
Ne laissent plus couler mille sucs égarés:
Et ce moine velu, que le prépuce en froque,
De trois rubis rongeurs voit dérougir sa toque.
Triste et funeste coup! Pouvais-je le prévoir
Qu'une fille si jeune eût pu me décevoir?
Deux lustres et demi, qu'un an à peine augmente,
Voyaient bondir les monts de sa gorge naissante;
Un cuir blanc et poli, mais élastique et dur,
Tapissait le contour de son jeune fémur;
A peine un noir duvet de sa mousse légère
Couvrait l'antre sacré que tout mortel révère;
Les couleurs de l'aurore éclataient sur son teint.
Elle aurait fait hennir le vieux moufti latin;
Un front dont la douceur à la fierté s'allie,
La firent, à mes yeux, plus vierge qu'Eulalie:
Aussi combien d'assauts fallut-il soutenir,
Avant que d'en pouvoir à mon honneur venir!
A mon honneur! je faux, disons mieux, à ma honte.
Après deux mois d'égards, de soupirs, je la monte,
Dieux! quelle volupté, quand sur elle étendu,
Je pressurais le jus de ce fruit défendu!
Sa gaîne assez profonde, en revanche peu large,
Entr'elle et mon acier ne laissait point de marge.
Le piston à la main, trois fois mon Jean Chouard

Dans ses canaux ouverts seringua son nectar;
Et trois fois la pucelle, avec reconnaissance,
Voitura dans mon sang sa vérolique essence.
Mais quoi! ma passion s'enflamme à ce récit;
De mes tendons moteurs le tissu s'étrécit,
Mes esprits dans mes nerfs précipitent leur course;
Et de la volupté courent ouvrir la source.
Quoi donc! irais-je, en proie à de vils intestins;
De mes os ébranlés empirer les destins;
Irais-je sur ces mers, fameuses en naufrages,
Nautonnier imprudent, affronter les orages,
Moi qui, comme Jonas, qu'un serpent engloutit,
Ai servi de pâture à l'avide Petit?
Non, de la chasteté j'atteins enfin la cîme;
Là je rirai de voir cette pâle victime
Que la fourbe Vénus place sur ses autels,
Traîner les os rongés de ces poisons mortels.
Que le ciel, si jamais je vogue sur ce gouffre,
Fasse pleuvoir sur moi le bitume et le soufre.
Que l'infamant rasoir qui tondit Abailard
Me fasse de l'eunuque arborer l'étendard,
Si jamais enivré, fût-ce d'une pucelle,
Mon frocard étourdi saute dans sa nacelle.
Tout visage de femme à bon droit m'est suspect;
Quiconque a salivé doit fuir à son aspect.
Oui, m'offrît-on le choix des onze mille vierges,
Jamais leurs feux sacrés n'allumeraient mes cierges.
Le jaloux Ottoman m'ouvrît-il son sérail,
Quand j'y verrais à nu l'albâtre et le corail
Briller sur ces beaux cous qu'embellit la nature,
Mon Priape serait un Priape en peinture.
Je dis plus : quand le ciel exprès de mon côté

Tirerait la plus rare et plus saine beauté,
Dieu sait si la chaleur de cette nouvelle Eve
Dans mes muscles alongés feroit monter la sève.
Beau sexe, c'en est fait, vos ébats séducteurs
Ne me porteront plus vos esprits destructeurs ;
Je fuirai désormais votre espèce gentille,
Ainsi qu'au bord du Nil on fuit le crocodile.
Il est temps de penser à faire mon salut ;
L'ame se porte mal quand le corps est en rut.
Lorsque l'affreuse mort, au sec et froid squelette,
M'aura devant le juge assis sur la sellette,
Cent mille coups de cul ne me sauveront pas
Du foudroyant arrêt de l'éternel trépas.
C'est vous qui le premier avez fait tomber l'homme
Par l'attrait séducteur de la fatale pomme :
Mais vos culs dans l'abîme en ont plus descendu
Que ne feraient jamais tous les fruits défendus.
C'est avec vos filets que Satan nous attrape,
C'est vous qui nous poussez sur l'infernale trape :
Vous séduiriez, morbleu, je crois, tous les élus.
Adieu, beau sexe, adieu, vous ne me tentez plus.

LA MAITRESSE DE PLAIN-CHANT.

Une abbesse instruisait une jeune novice
Dans le chant propre à la communauté,
Sur certain mot latin dans un pseaume usité,
Qu'elle chantait mal par malice.
Ce mot, à ce qu'un auteur dit,
Est celui-ci : *Conculcavit.*

Entonnez-bien, lui disait-elle,
Tenez-moi bien ferme ce *con ;*
Haussez le *cul :* fort bien, la belle,
Un peu plus haut encore : là, c'est bon.
Pour le *vit*, faites-le bien long.
De cette syllabe allongée
Je connais la mesure à fond ;
Père Blaise, après le sermon,
Me l'a plus d'une fois montrée.

LE JÉSUITE ET LE TABLEAU.

Un jésuite attentivement
Considérait une femme en peinture ;
Peinte elle était divinement,
Mais immodeste en était la posture :
Elle était nue, et du bout de son doigt
Grattait ce que tout bon Jésuite
Ne peut voir sans horreur quand il a le cœur droit.
A cet aspect le bon père s'irrite,
Maudit le peintre et le pinceau
Qui fit un si vilain tableau.
Il est vrai, dit un janséniste,
Qui se trouva là par hasard,
Ce tableau, pieux moliniste,
Mérite pour le moins la hart.
Mais si cette Vénus, mon très-révérend père,
Tournait un peu plus le derrière,

Et cachait son jansénius,
Blâmeriez-vous alors le peintre et la Vénus?

LES COMPLIES.

Un cordelier faisait l'œuvre de chair,
Et s'ébattait en fétoyant sa mie.
Son compagnon lui dit : Frère très-cher,
Il faut pourtant aller chanter complies.
Lors le frater dit : Parbleu, je m'oublie;
Sus, haut le cul, dépêchons-nous, Gogo;
Je reviendrai, si Dieu me prête vie,
Dès que j'aurai chanté *Tantum ergo.*

L'EXPÉRIENCE FAIT LA SCIENCE.

Le jour que Jean se maria,
Et qu'il eut dans la nuit fait rage,
Sa femme au matin me pria,
Du reste de son pucelage.
Je la foutis de grand courage,
Trois fois savourant ses beaux yeux.
Ami, ce que je viens de faire
N'est que pour savoir quel vaut mieux,
Le mariage ou l'adultère.

ÉPIGRAMME.

Certain abbé se manuélisait
Tous les matins, pensant à sa voisine.
Son confesseur l'interrogeant, disait :
Vertu de froc! c'est donc beauté divine?
Ah! dit l'abbé, plus gente chérubine
Ne se vit onc ; c'est miracle d'amour ;
Tétons, dieu sait ! et croupe de chanoine !
Toujours j'y pense, et même encore ici
Je fais le cas. Pardieu, lui dit le moine,
Je le crois bien, car je le fais aussi.

LA VEUVE INCONSOLABLE.

Un carme était chez une veuve en pleurs,
Et de son mieux sermonait la matrone.
La rhétorique ayant semé ses fleurs,
Le tout sans fruit, mon ribaud vous la prône
A la façon du soldat de Pétrone ;
Une, deux, trois, quatre, cinq et six fois,
Rien n'opéra : donc le moine aux abois,
Sort en donnant cette pleureuse au diable.
Chacun s'enquiert. Eh bien, père Courtois?
Cette femme est, dit-il, inconsolable.

LA JOUISSANCE.

Amour, qu'injustement j'ai blâmé ton empire!
Des maux que j'ai soufferts ai-je dû m'offenser,
Quand tu viens de récompenser
D'un moment de plaisir un siècle de martyre?
J'ai fléchi mon Iris après de longs soupirs;
Ce cher objet de mes désirs,
Cette insensible Iris si farouche,
Dans mille ardens baisers vient de plonger mes feux;
Mon ame toute entière a volé sur ma bouche.
J'ai savouré la fraîcheur
De ses lèvres demi-closes.
Sa bouche avoit la couleur,
Son haleine avait l'odeur
Et le doux parfum des roses.
Je ressentis alors une douce langueur
S'emparer de mes sens et couler dans mon cœur.
D'amour et de plaisir nos yeux étincelèrent,
Mon cœur en tressaillit, nos esprits s'allumèrent;
Et livrés l'un à l'autre à nos emportemens,
Nous cherchâmes le sort des plus heureux amans.
Sans voix, sans mouvement, mon Iris éperdue,
Laissait mille beautés en proie à mon ardeur.
Comme elle oubliait sa rigueur,
J'oubliais lors ma retenue :

Et je me souviens seulement
Que dans ce bienheureux moment,
Par un excès d'ardeur nos forces suspendues,
Nos corps entrelacés, nos ames confondues,
Nousont laissés livrés aux plaisirs les plusdoux,
Inconnus aux mortels moins amoureux que nous.

JUPITER ET JUNON.

Jupiter s'ennuyait aux cieux,
Il n'y voyait que des déesses;
O princes, qui n'aimez qu'en dieux,
Vous bâillez près de vos princesses.

En vain il passait tous les ans
Des plus belles aux plus gentilles;
Malgré leurs charmes séduisans,
C'était pour lui pâtés d'anguilles.

Toujours la reine du printems;
Toujours Vénus; toujours l'Aurore;
Hébé, vous étiez jeune encore,
Mais c'était depuis si long-tems.

Ah! dans la céleste demeure
Il faut jouer la dignité;
Ce ton lasse au premier quart-d'heure.
Jugez durant l'éternité!

Il quitta les sempiternelles,
Et j'en aurais bien fait autant:

Il vint dans les bras de nos belles,
Et l'on n'est dieu qu'en l'imitant.

Junon, dans sa jalouse flamme,
Fit grand bruit de ses trahisons.
Elle avait tort par cent raisons :
D'abord, c'est qu'elle était sa femme;
Puis elle avait de trop grands yeux;
Je l'ai cent fois lu dans Homère.
Je crois, comme il était pieux,
Que du reste il s'est voulu taire.

D'ailleurs, pourquoi tant quereller,
Quand le remède est si facile?
En hommes, pour la consoler,
La terre était assez fertile.
Par gloire ou curiosité,
Qui n'eût pris part à sa tristesse!
Le cœur s'enfle de vanité
Entre les bras d'une déesse.

Ma foi, pour cet honneur divin,
J'aurais passé sur l'agréable :
Changer Jupiter en Vulcain,
Est un exploit très-mémorable.

Je sais que cet époux coquet
N'était pas un époux commode;
Le ton de Paris lui manquait :
Nous l'aurions mis à notre mode.

Contre Ixion son fier courroux,

Dégrade sa gloire immortelle ;
Ah ! le bonheur d'être infidelle
Ote le droit d'être jaloux.

CHLOÉ ET LE PAPILLON.

Sous un ciel serein et tranquille ,
Au sein d'un champêtre séjour ,
Loin des vains plaisirs de la ville ,
Et loin des piéges de l'Amour ,
Chloé, naïve, jeune et belle ,
Voyait couler ses jours heureux ,
Aussi beaux , aussi simples qu'elle.
Là , dérobée à tous les yeux ,
Par les soins d'une tendre mère ,
Chloé, sans désirs , sans regrets ,
Respirait un air salutaire
A ses mœurs comme à ses attraits.

Le vif éclat qui la colore
N'est que le teint de la pudeur ;
Son oreille n'a point encore
Goûté le poison enchanteur
Des soupirs , des tendres alarmes ;
Elle ignore qu'elle ait un cœur ,
Et soupçonne à peine ses charmes.

Seule, dans le fond d'un bosquet ,
Près du cristal d'une onde pure ,
Elle assortissait un bouquet ,

Pour en composer sa parure;
La belle, d'un air enfantin,
Comparait avec avantage
Le lys et la rose à son sein,
Et souriait à son image.

Un papillon, au même instant,
Déployait ses ailes légères,
Et de ses ardeurs passagères
Promenait l'hommage inconstant.
Tout l'attire et rien ne l'arrête;
Il parcourt d'un air de conquête
Tous les appas de chaque fleur.
Ici son audace indiscrette
De la timide violette
Caresse la vive fraîcheur;
Là, du sein de la tubéreuse,
Sa témérité plus heureuse,
Presse l'orgueilleuse blancheur.
Aussitôt d'une aile infidèlle
Il court à la rose nouvelle;
Il baise son bouton naissant;
Et toujours brillant et frivole,
Il paraît, jouit et s'envole.

Chloé voit l'insecte éclatant,
Et sa parure étincelante
D'azur, de pourpre et de rubis,
Enchante ses yeux éblouis.
Sa petite ame impatiente

Brûle aussitôt de s'en saisir ;
Dans le vif transport qui l'agite,
De son jeune sein qui palpite,
S'échappe son premier soupir.
Aussi légère que les Grâces,
Du rival errant de Zéphir
Elle poursuit les traces.
Souvent dans son vol incertain
Il s'arrête : la nymphe agile
Accourt, le guette, étend la main ;
Mais le superbe volatile
Dans les airs s'élance soudain.
Tour-à-tour flattée et trompée,
Elle suit sa proie échappée ;
L'infidèle se fixe enfin
Sur la belle et pâle jonquille.
On dirait que la tendre fleur
Ranime, au gré de son vainqueur,
Le faible éclat dont elle brille.
Du triomphe elle goûte le prix ;
Chloé vole, approche, il est pris.
S'agitant, débattant de l'aile ;
Pour briser sa captivité :
Rendez-moi, dit-il à la belle,
Ah ! rendez-moi la liberté.
Rougissez de votre victoire ;
Qu'attendez-vous de mes liens ?
Mes ailes font toute ma gloire,
Quelqu'éclat, voilà tous mes biens.

Eblouir est ma destinée.
Je vis sans projet, sans amour,
Et mon existence bornée
N'est que l'amusement d'un jour.

A ces mots, la nymphe ingénue,
S'attendrit pour son beau captif.
Le trouble de son ame émue
Favorise le fugitif.
Il s'échappe, Chloé soupire.
Sur les boucles de ses cheveux,
Balançant son vol amoureux,
Voici ce qu'il ose lui dire :

«Seule en ces lieux vous respirez,
Chloé, la paix et l'innocence ;
Bientôt, loin des jeux de l'enfance,
Dans le monde vous brillerez ;
C'est là que vous rencontrerez
Un être frivole, infidelle,
Et paré de mille couleurs.
Il voltige de belle en belle,
Ainsi que moi de fleurs en fleurs,
Et je suis en tout son modèle.
Ah! si vous laissant éblouir,
Vous brûlez un jour de jouir
De cette nouvelle victoire,
D'une si folle ambition,
Chloé, quelle sera la gloire?
Vous aurez pris un papillon.»

LE FLORENTIN.

Avec sa chèvre un Florentin
Fut surpris dans un cas vilain.
D'abord on saisit le coupable :
Avec sa Chèvre, misérable!
Brûlé sur l'heure!... Ah! messeigneurs!
Criait notre homme tout en pleurs,
Daignez m'écouter, je vous prie :
Je ne l'ai pas fait méchamment,
Je voulais faire seulement
Un monstre pour gagner ma vie.

LE CONFESSEUR JUDICIEUX.

Certain Français, habitant de Florence,
Se confessait du péché de la chair
A père Isaac, qui lui dit : Parlez clair,
Le cas est-il de Toscane ou de France?
Expliquez-vous, ce point est important.
Peu m'en souvient, dit l'autre en hésitant;
Le tout se fit à l'aventure.
Le confesseur trouvant la chose obscure,
Cela, dit-il, faisait-il ric ou rac?
Ric, répondit le pénitent sincère.
Parbleu, le cas, reprit le père Isaac,
Est du Toscan, n'en doutez pas, compère.

EPIGRAMME.

Aux pieds d'un vieil ermite, un jeune adolescent,
Le carême dernier, dit, en se confessant,
Que par un accident sinistre,
Dont il avait bien du regret,
Il avait trois fois en secret
Foutu la femme d'un ministre.
Alors le bon hermite, homme plein de savoir,
Lui dit : Foutre une femme est un crime bien noir,
Quand c'est celle d'un catholique;
Lorsqu'on s'en dit coupable, à l'instant je frémis;
Mais pour celle d'un hérétique,
B..... c'est autant de pris sur l'ennemi.

LES CANTARIDES.

Comme souvent tout s'enfile ici-bas!
Des Bernardins pâturaient en lieu gras;
Près de leur clos vivaient des Bernardines.
Peignez-vous bien chaque chose à son rang;
Un bel étang nourrissait les béguines;
Certaine haie entourait cet étang;
Sur cette haie étaient des cantarides;
Un vent survint qui les jeta dans l'eau.

Dans l'eau nageait des grenouilles avides,
Par qui l'essaim fut croqué bien et beau ;
Grenouille après servie au réfectoire,
De sa substance enflamma la nonain ;
D'où s'ensuivit l'esclande qu'on peut croire,
Un feu subtil et rien moins que divin ;
Grand carillon, si qu'au bruit du tocsin
Vinrent, non pas les pompes de la ville,
Mais celles-là du benoît Bernardin.
Comme souvent ici-bas tout s'enfile !

ALCIBIADE A GLYCÈRE.

Toi dont le teint est plus frais que les fleurs,
Toi, que l'amour nomme sa bouquetière;
Qui, près du temple embelli pour sa mère,
Vend tes bouquets et vole tous les cœurs,
Console-moi, mon aimable Glycère.
Loin du bosquet où tu comblas mes vœux,
Où le plaisir te fit ma souveraine,
J'habite, hélas! des palais fastueux;
Je suis l'amant d'une superbe reine.
Glycère, hélas! je suis bien malheureux!
Ah! que le trône, ah! que son étalage
Nuit aux désirs, effarouche l'amour!
Sur les carreaux je m'endors à la cour,
Comme avec toi je veillais au village.
L'ombre d'un hêtre, un asile écarté,
Une bergère au printemps de son âge,

Pour un amant, ainsi que pour un sage,
Sont plus qu'un trône et qu'une majesté.
Vénus jamais ne porte un diadême.
Comme le tien son front est ceint de fleurs,
La beauté seule est son pouvoir suprême,
Et ses palais des berceaux enchanteurs.
Quand sous leur voûte, Adonis en silence,
Etait conduit par la main du désir,
Vénus alors oubliant sa puissance,
Etait mortelle en faveur du plaisir.
Vénus souvent descendait sur la terre,
Son fils, lui seul, était son confident.
Pour son amant Vénus était bergère,
Ne pouvant faire un dieu de son amant.
Mais le moyen, pardonnez, grande reine,
D'être amoureux avec tant d'apparat!
L'amour heureux que révolte une chaîne,
S'il est trop vu, n'est jamais délicat.
Qu'auprès de vous, retenu par lui-même,
Libre toujours, il soit toujours constant!
On a chez vous une charge d'amant;
Ah! comment donc voulez-vous qu'on vous aime?
N'ayez donc plus de premier écuyer,
Qui chaque soir vienne me réveiller,
En me disant d'une voix hautaine:
Allons, seigneur, c'est assez sommeiller!
Allons, seigneur, venez... aimer la reine.
Tenez, madame, afin d'en mieux jouir,

Ne réglez plus les instans de plaisir.
L'occasion, le caprice est son guide ;
Comme l'amour, il aime à voltiger.
Que le hasard toujours lui seul décide
Le vrai moment et l'heure du berger.
Que sans éclat, sans importante escorte,
En tâtonnant, sur-tout sans écuyer,
J'entre, pieds nus, par un autre escalier,
Dont vous m'aurez vous-même ouvert la porte.
Que souvent même, et sans aide et sans bruit,
Prenant alors, dans l'ombre de la nuit,
Un pet-en-l'air, pour tunique royale,
Sa majesté se faisant mon égale,
Vienne trouver son amant dans son lit ;
Respectant moins, j'aimerai davantage;
Pour vos attraits j'oublîrai tous vos droits ;
Et vous verrez, reine, que quelquefois
Un froid respect vaut bien moins qu'un outrage.
Mais pour l'amour ouvrir les deux battans,
Le promener, suivi d'une brigade,
Sous les lambris de vingt appartemens,
Le recevoir sur un lit de parade,
Beau lit d'honneur, fastueux ornemens,
Superbe dais, magnifique retraite,
Où l'on s'endort, où l'on donne en bâillant,
A sa grandeur, un baiser d'étiquette.....
C'est un enfant que le dieu de Paphos,
Il veut voler sans esclave et sans maître ;
Il veut souvent entrer par la fenêtre ;

Quelquefois même il y veut des barreaux.
Le bruit l'effraye et le fait disparaître ;
L'obstacle seul irrite ses désirs ;
Pour le détruire il sait le faire naître :
S'il est tranquille, il n'a plus de plaisir.
C'est chez toi seule, ô ma belle Glycère,
Que cet enfant prodigue mon bonheur ;
Tu sais tromper, mais aussi tu sais plaire.
Il faut tromper dans l'amoureux mystère,
Puisque l'amour est lui-même un trompeur.
Que tu lui dois, friponne, de guirlandes,
Pour tous les biens dont il sut te parer !
Et ce n'est pas toujours par les offrandes
De tes bouquets que tu dois l'honorer.
Il te doua, pour soutenir sa gloire,
De deux grands yeux tant soit peu libertins ;
Il t'eût fait tort de plus d'une victoire,
S'il t'en avait donné de moins coquins.
Il te fit belle, et, qui plus est, jolie ;
Il prit plaisir à former les contours
De ce beau sein que tu caches toujours,
Pour qu'à le voir toujours on s'étudie.
N'oubliant rien, il t'apprit à rougir,
Même à pleurer : il unit dans Glycère,
Pour tout charmer, pour tout assujettir,
L'air de Laïs aux traits d'une bergère ;
Glycère a tout pour donner du plaisir.
Le souvenir de tes seules caresses,
Fait plus sur moi que la réalité

Des grands baisers, des royales tendresses,
Dont m'ennuiera dans peu sa majesté.
Hélas! ici le pourpre l'environne,
Je suis chargé de dorures et d'ennuis;
De beaux œillets par toi-même cueillis
Formaient chez toi mon dais et ma couronne.
Nous n'avions point de superbes habits;
Le goût faisait notre magnificence;
Mais nous avions, Glycère, en récompense,
De bien beaux jours et de plus belles nuits.
L'amour jamais n'exigea de parure;
Jamais l'amour ne consulte un miroir;
Ses blonds cheveux flottent à l'aventure;
L'or n'est point fait pour meubler un boudoir.
Je n'aime point ce superbe étalage,
Tous ces réseaux, ennemis du désir,
Toujours armés contre la main volage
Qui veut errer dans le champ du plaisir;
La volupté s'en indigne et murmure.
Chez toi, Glycère, on craint peu ce destin;
On n'y reçoit jamais d'égratignure
Que de la rose éparse dans ton sein.
Mais que l'on doit chérir cette piqûre,
Lorsque ta bouche, au sourire enfantin,
Vient elle-même essuyer la blessure!
Ces longs repas, que l'on nomme festins,
Où près de vous l'ennui se met à table,
Valent-ils donc ces soupers clandestins,
Où le plaisir sait toujours rendre aimable?

Où la douceur de tromper un jaloux,
Un vieux Midas, ajoute à notre joie?
Où, sans projet le rire se déploie?
Où, sans juger les sages ni les fous,
Nous oublions tout l'univers pour nous?
Où l'appétit qui naît du plaisir même,
De tous les plats se fait le cuisinier?
Où, libertin et gourmand par système,
L'on mange bien et l'on s'aime de même?
Où l'on est deux sans craindre de bailler?
Ah! que me font toutes ces cassolettes,
Tous ces parfums, tous ces vases brillans,
Ces dais couverts de cent mille paillettes,
Où l'on respire un insipide encens?
J'aime bien mieux cette simple corbeille,
Où le matin, quand le timide oiseau
Vient t'annoncer que l'aurore s'éveille,
Ta main confond les lys et le barbeau;
Ce beau panier que la rose couronne,
Qui, dans tes mains, de l'amour est le trône.
Mais, dis-moi donc, que servent à la reine
Tous ses trumeaux qu'elle a fait disposer
Près d'un sopha qui donne la migraine?
Je te promets qu'elle eût pu s'en passer.
Est-ce, dis-moi, redoutant le murmure
Et l'œil perçant de la malignité,
Pour rétablir l'ordre de la parure?
De quoi s'occupe, hélas! sa majesté?
Je sais prévoir cette triste aventure;

Presque jamais son rouge n'est ôté.
Rappelle-toi, ma Glycère, cette onde,
Où, réparant les larcins du plaisir,
Tu rattachais la tresse vagabonde
Que détachait aussitôt le désir.
Te souvient-il de ce jour, ma Glycère ?
(Ce jour était la fête de l'Amour.)
Pour le fêter, abandonnant la cour,
Nous fûmes seuls vers ce bois solitaire
Que tu sais bien, qu'à la cour il préfère.
Ah! le beau jour! comme j'étais heureux!
Tout me sembloit d'un fortuné présage.
Si je levais mes regards vers les cieux,
Je découvrais un azur sans nuage.
Dans les forêts les oiseaux chantaient mieux;
Bien plus matin la complaisante aurore
Me paroissait, en faveur des amours,
Verser ses pleurs sur les parfums de Flore,
Et pour nous deux avoir changé son cours.
Du frais zéphir l'haleine était plus pure :
Un air plus doux rajeunissait les champs.
Tout renaissait : l'aspect de deux amans
Avait sans doute embelli la nature.
Ivre d'amour, le désir dans les yeux,
J'entre avec toi dans cette grotte sombre
Que vingt palmiers défendent par leur ombre
Des feux du jour comme des envieux :
Dans tous les temps, un lit de fleurs nouvelles
Y tend un piége à la faible beauté;

L'amour jura que jamais de cruelles,
Aucun mari, pas une majesté,
Ces froids tyrans des plaisirs et des belles,
N'habiteraient ce séjour enchanté.
C'est là, Glycère, ô ma belle maîtresse!
Qu'enfin j'obtins cet amoureux baiser
Qu'apparemment, pour doubler mon ivresse,
Pendant deux jours tu sus me refuser.
Connais-tu bien la grande différence
Qu'entre Glycère et nos femmes de cour,
Pour décider toujours la préférence,
En ta faveur, a su mettre l'amour?
Tiens, la voici : toujours vive et coquette,
Tu vas, donnant des baisers, des faveurs;
Nous t'adorons, nous nous croyons vainqueurs;
Mais un caprice, et soudain la retraite
Est notre lot; tu te ris de nos pleurs,
Un doux regard précède tes rigueurs;
Et leurs rigueurs annoncent leur défaite.
Mais le caprice, en te parlant pour moi,
Fit mon bonheur : puis-je dire le nôtre!
Tu me savais plus scélérat qu'un autre.
Ce titre est bien quelque chose pour toi.
Je suis heureux, j'étais digne de l'être;
Je t'adorais, je t'aimais, je brûlais.
Sur ton beau sein je mourais pour renaître;
Et pour mourir toujours je renaissais,
Bien différente en ceci d'une reine,
Qui veut toujours qu'on fasse tous les frais.

Pour le plaisir tu partageais la peine,
Et par la peine au plaisir tu gagnais.
Dieux ! quels momens ! je vois ta belle bouche,
elle toujours, sur-tout quand on y touche :
Je vois tes yeux embellis par ces pleurs,
Que le plaisir, tu le sais, fait répandre ;
Nuages doux, amoureuses vapeurs,
Dans tes beaux yeux mêlés d'un feu si tendre.
J'entends encor ces soupirs enchanteurs,
Et ces baisers que mes lèvres errantes
Venaient chercher sur tes lèvres brûlantes
Où le plaisir confondait nos deux cœurs.
Ces demi-mots du désir qui s'éveille,
Ces sons touchans soudain interrompus,
Plus éloquens, pour être suspendus,
Viennent toujours caresser mon oreille.
Je viens de rire, et je vais m'ennuyer.
Ah! c'en est fait, la force m'abandonne!
J'entends déjà le maudit écuyer.
Adieu, Glycère : adieu ; je vais bâiller
Bien tendrement sur les degrés du trône.
Vole par jour vingt mille libertés ;
Fais-moi par jour vingt infidélités,
Cent, si tu peux, va, je te le pardonne.
Dupe les vieux et ruine les sots.
Conserve bien ta friponne de mine.
Garde-toi bien de perdre tes défauts ;
Sois toujours belle, et toujours bien coquine.

L'ECORCHURE.

CONTE.

Annette et le berger Etienne,
Tous deux d'amour épris,
Passaient et les jours et les nuits,
A l'ombre des forêts, à parler de leurs peines.
Lui sans certain plaisir ne pouvait être heureux.
Un soir fatal à la vertu d'Annette,
Etienne la pressait, l'œil enflammé d'ardeur.
Son heure étant venue, une langueur secrette,
Dont la bergère encore ignorait la douceur,
Coule insensiblement jusqu'au fond de son
cœur.
Dieux! que vos lois sont inhumaines!
Quel penchant donnez-vous pour des plaisirs
si doux,
Dit-elle. Je me rends: Etienne, vengez-vous
De mes rigueurs et de vos peines.
Le berger aussi-tôt, dévorant d'appétit,
Prend le bout du lacet, ce reste de machine
Que sans nommer chacun devine :
Le bout était trop gros, ou le trou trop petit.
La belle crie : il poussa, à la fin il engaîne;
Mais, hélas! par malheur, alors, le pauvre
Etienne
S'écorche en un endroit peu distant du nombril.
Etienne, une heure après, riant avec Annette,

Vit cet endroit sanglant. Je suis perdu, dit-il,
C'est fait de moi. J'en tiens. Il court, il s'inquiète
Conte la chose ainsi qu'elle s'est faite.
Pauvre sot, lui dit-on, qui se plaignit jamais
Qu'une fille fût trop bien faite?
Retourne-t-en, demeure en paix,
Et fais gloire de ta blessure.
Je connais des amans, même des plus hupés,
Qui maudissant dame nature,
Voudraient bien, comme toi, qu'on les ait écorchés.

L'AVE-MARIA.

Dans un couvent, deux nonettes gentilles,
Mais dont l'esprit simple, doux, innocent,
Ne connaissait que le tour et les grilles,
Tenaient un jour propos intéressant
De confidence et d'amitié fort tendre.
Notez qu'aucun ne pouvait les entendre.
L'huis était clos. Fillettes de jaser,
De s'appeler et ma chère et ma bonne,
De se donner saintement un baiser,
D'y revenir, sans qu'aucune soupçonne
Que le malin les induit à ce jeu.
Jésus, ma sœur, dit la jeune Sophie,
Qu'on voit en vous les merveilles de Dieu!
Quelle beauté! vous êtes accomplie;
Que ce bouton de rose-là me plaît!

J'y vois la main de la toute-puissance.
Et vous, mon cœur, reprit la sœur Constance,
Peut-on vous voir et ne pas l'adorer ?
Tout est parfait ; tout en vous m'édifie.
Lors le pieux examen sur Sophie
Va son chemin ; on admire ceci,
Et puis cela, tant que par aventure,
En certain lieu que la folle nature
Fit à plaisir, l'examen vint aussi.
Pieux élans, obligeamment mystiques,
Naissent alors à cet objet frappant.
Ma chère sœur, l'agréable portique !
Le beau dessin ; qu'il est simple et piquant !
Chez vous, ma sœur, lui répliqua Sophie,
Mêmes appas, mon ame en est ravie ;
Rien de si beau ne s'offrit à mes yeux.
Vous allez rire, il me prend une envie ;
C'est de savoir un peu qui de nous deux
A plus petit ce chef-d'œuvre des cieux.
C'est vous, ma sœur. Non, ma sœur, je vous jure,
C'est vous. Eh bien, prenons-en la mesure,
Notre rosaire est tout propre à cela.
On y procède. Eh ! bon Dieu, dit Sophie,
Qui l'aurait cru ? vous l'avez, chère amie,
Plus grand que moi d'un AVE MARIA.

LE CHAPITRE GÉNÉRAL
DES CORDELIERS.

Déja la renommée avoit passé les mers
Pour aller annoncer à cent peuples divers,
Que l'invincible chef de la gent cordelière
Venait de terminer son illustre carrière.
Déjà, pour faire choix d'un digne successeur,
De chaque monastère on assemble la fleur ;
Et Tolède est choisi pour tenir l'assemblée
Où doit se réunir l'élite députée.
Le chapitre commence, il se tient à huit clos :
Un moine, beau parleur, l'ouvre par ce propos :
O vous, dignes soutiens de toute geuserie,
Vous qui faites valoir la saine momerie,
Qui n'avez pour tout bien et pour tout revenu
Que le droit casuel et du con et du cu ;
Vous qui de toutes parts venez ici vous rendre,
Au saint généralat, vous qui voulez prétendre ;
Vous vous flattez en vain que la brigue, en ces lieux,
Favorise jamais des vœux ambitieux.
Quiconque ose aspirer à cette grande place,
Ne doit sur ses talens attendre aucune grace.
Plus humbles, plus savans fussiez-vous mille fois,
Plus humbles à geuser que le grand saint François
Si vous n'avez des vits d'une énorme mesure,
Vous devez de ce rang vous-mêmes vous exclure.
Le mieux muni de nous doit être général ;
C'est là pour notre choix le point fondamental.
A notre ordre aujourd'hui donnons un nouveau lustre,

Choisissons parmi nous le vit le plus illustre.
Pères, préparez-vous, voici l'instant fatal
Qu'il faut mettre au grand jour le sceptre monacal :
De vos raides engins montrez la révérence,
Et voyons qui de nous aura la préférence.
Alors montrant le sien : Voici, dit-il, mes droits,
Et le signe assuré de mes fameux exploits ;
Quoiqu'on en ait retranché, par un malheur funeste,
Pour être général voyez ce qui me reste :
Révérends, c'est, je pense, un assez bel hochet.
A son aspect on croit voir un vit de mulet.
Saisi d'un saint transport, un vieillard en lunette,
S'approche pour le voir, fait une humble courbette ;
De près il l'examine, et dit : Par saint François,
Voilà, je crois, de l'ordre un des plus beaux anchois.
Mais d'un air dédaigneux saisissant la paroie,
Père Tapeux soutient que c'est une hyperbole,
Prétendant qu'il n'a pas suffisante grosseur ;
Défie, à son égard, le plus rude censeur,
Et levant de sa main sa longue robe brune,
De l'autre il sort un vit propre à faire fortune.
A peine le peut-on empoigner d'une main,
Long à proportion, carré, sec et mutin.
Voilà, dit-il, un vit, rougissant de colère,
Et non pas ce que vient de nous montrer le père.
Avec cet outil-là je peux, sans me gêner,
Fournir mes douze coups, dont six sans déconner.
Le chapitre sourit, et prend cette bravade
Pour un discours en l'air, pour une gasconnade ;
Mais le moine piqué de cet affront nouveau,
Frappe de son gros vit vingt fois sur le bureau.
Cet effort vigoureux fait trembler le chapitre :

L'on admire, l'on rend justice à votre titre;
Vous méritez beaucoup, lui dit le président;
Père Tapeux, calmez ce noble emportement;
C'est assez, révérend, contenez ce tonnerre,
Vous avez effrayé tout notre monastère;
Votre engin à son tour doit être mesuré,
Et s'il est le plus long, il sera préféré.
Père examinateur, commencez votre ronde;
Que chacun fasse voir sur quel titre il se fonde;
Qu'on euregistre tout, la taille et la grosseur,
Qu'on fasse mention exacte de longueur
Et du tour du brêteur; sur-tout qu'on examine
Les couilles et les vits jusques à leurs racines;
Enfin, ce que chacun montrera de vigueur,
Soit, dans votre examen, produit en sa faveur;
Et père Brise-Motte et père l'Enfonceur
Ont leurs engins égaux en longueur, en grosseur;
Egalement bandant, ils ont des reins de diable:
Les couillons sont égaux; enfin tout est semblable.
Mais comment faire un choix, où tout paraît égal?
Il faut pourtant que l'un des deux soit général.
Pour nous tirer, dit l'un, de cette incertitude,
Mettons-les tous les deux à quelqu'épreuve rude:
Pour choisir sans scrupule et sans prévention,
Faisons venir ici jeune fille et garçon;
Sur l'un et l'autre exerçons leur courage,
Nous verrons qui des deux prend mieux un pucelage;
Lequel en fouterie est meilleur ouvrier;
En un mot, qui des deux est meilleur cordelier.
Bientôt après ces mots on présente à la salle
Un jeune Ganimède, une jeune vestale,
Environ de quinze ans, plus belle que le jour,

Teint de rose et de lis, ouvrage de l'amour.
Chaque père, en voyant cette jeune fillette,
Sent son bidet tout prêt à rompre sa gourmette.
Le président fait signe au père l'Enfonceur
De commencer l'épreuve et grimper sur la sœur.
Sitôt dit, sitôt fait; dessus une couchette,
Mise en ces lieux exprès, mon frocard vous la jette :
Il la trousse, et se met en devoir d'obtenir
Des plaisirs que l'amour ne saurait définir.
Le père avec transport achève sa victoire,
Et retirant du con son vit couvert de gloire,
Sitôt il le renfonce, et pour dignes exploits,
De l'aveu du tendron il décharge six fois,
Six fois sans déconner; et puis levant sa cotte,
Il fait voir au grand jour la plus charmante motte,
La cuisse la plus blanche et le plus beau conin
Qui se trouvât jamais sous jupe de nonin.
Le vit du moine alors montrant sa rouge tête,
S'échappe furieux de la sainte brayette;
Ecumant de luxure, il remonte à l'instant;
Jean-Chouart cette fois entre plus aisément.
Ce jeune petit con, quoique con de poupée,
Au moine vigoureux laisse une libre entrée.
Dans ce second assaut, sans plainte et sans douleur;
De l'enfroqué Jean-Foutre elle remplit l'ardeur,
Tant et si bien qu'enfin ne pouvant passer outre;
Il lui laissa le con tout barbouillé de foutre.
Le père l'Enfonceur, illustre candidat;
Ainsi fut éprouvé pour le généralat.
Le père Brise-Motte, à son tour sur la scène,
Entre, et dit qu'il foutra dix coups tout d'une haleine
Il essuie le conin de cette jeune sœur,

Et dans trois coups de cul lui cause une douleur
Qui fait jeter des pleurs à la jeune innocente.
Le moine sans pitié, dans son ardeur brûlante,
La serre entre ses bras, saisi d'un doux transport,
Sentant son vit pressé comme par un ressort,
Change en tendres soupirs les pleurs de sa conquête,
Et régale ce con d'une si belle fête
Que le cul de la nonne en sauta de fureur.
Le paillard darde au fond la bénigne liqueur,
Et suivant sans repos l'amoureux exercice,
Douze coups, tous portant, son vit lui fut propice.
La douzaine finie, on crut qu'à cette fois
Le moine bornerait le cours de ses exploits:
On allait opiner, quand ce nouvel Hercule,
Retournant le tendron, du premier coup l'encule,
Sodomise deux coups, et deux fois déchargeant,
Il retire du cul deux fois son vit bandant.
Jusques-là Brise-Motte avait eu l'avantage,
Et le chapitre allait lui donner son suffrage:
Le mien n'est pas pour lui, répond frère Frappart;
Au choix en question je prétends avoir part,
Et sur lui remporter une pleine victoire.
Mon vit n'est pas si long, pères, je veux le croire,
Mais pour foutre je veux lui damer le pion,
Je vais vous le montrer sur ce jeune garçon.
Il dit, et sur le champ déculottant le frère,
Aux yeux des papelards paraît le beau derrière.
Il pousse vivement son vit sans le mouiller,
Sans effort et sans peine encule l'écolier.
Chacun frappe des mains à ce charmant spectacle,
Et l'on tient que le coup approche du miracle;
Quand le bougre, charmé de l'applaudissement,

Leur dit : sans déconner je foutrais tout un an.
Le saint homme, en effet, de toute la journée,
Ne cessa de tenir la mazette enculée.
Le président se lève, et recueille les voix :
Tout est en sa faveur, le chapitre en fait choix :
Quand un moine étourdi se saisit de la porte,
Et dit qu'il ne veut pas qu'aucun cordelier sorte
Sans avoir déclaré qu'il faut, pour être élu,
Foutre quarante coups soit en con, soit en cu,
Appelant de leur choix au plus prochain concile,
Prétendant d'y montrer qu'il n'est pas moins habile;
Qu'il offre de montrer sa proposition
Mise dans le moment en exécution.
Il sort ferme après lui : le chapitre en murmure.
Je veux vous foutre tous, dit-il, par la serrure;
Pied ferme et vit en main, il les prend au guichet.
Les moines se voyant surpris au trébuchet,
Délibèrent enfin, et la sainte assemblée,
Qui se voit au passage à coup sûr enfilée,
Veut bien qu'à ce mutin on présente le cu.
Tout autant qu'il en sort, tout autant de foutu.
Pas un n'en est exempt, pas même la vieillesse!
Le bougre encule tout d'une même vitesse.
Chaque moine convient qu'il n'a rien vu d'égal,
Et qu'on ne peut choisir un plus grand général.

ETYMOLOGIE.

L'AZE TE FOUTE.

Un jour de foire de Châlons,
Colas s'en allait à la ville,

Monté snr le roi des ânons,
Animal soumis et docile,
Contre l'usage des Grisons.

N'étant qu'au milieu de sa route ;
Il fit rencontre de Catin,
Lasse, suant à grosse goutte,
Et faisant à pied le chemin.

La belle voyant son voisin,
Qui s'en alloit le vent en poupe,
Le conjura par Saint-Martin,
De la laisser monter en croupe.

Un cœur aussi dur qu'un rocher
Se fût attendri pour la belle.
Elle étoit fraîche, encor pucelle,
Et sa main pouvoit s'accrocher,
Parfois, au pommeau de la selle.
Mais ces menus droits des amans,
Que nous autres honnêtes gens,
Avons baptisés PETITE OIE,
Sont nommés par certains manans,
Viande creuse et fausse monnoie.

De ces manans étoit Colas,
Aussi n'en faisait-il grand cas.

Depuis long-temps, de la donzelle
Il avoit pris ville et faubourgs ;
Mais elle défendoit toujours
Avec vigueur la citadelle.

Le gars, en plus de vingt assauts
Fut repoussé sur la verdure,
Non sans force coups de fuseau;
Sans mainte et mainte égratignure.
Colas en avoit le cœur gros;
Aussi, tout sec, piquant sa bête,
Néant, dit il, à la requête.
Catin le flatte tendrement :
Le manant pousse fièrement.
Si l'une presse, l'autre chante.
Que faire en telle extrémité?
Catin n'avoit point d'Atalante
Les pieds ni la légèreté;
Puis c'était au cœur de l'été,
Peut-être dans la canicule;
Colas gardait son quant à soi;
Nécessité n'a point de loi;
Enfin la belle capitule.

Arrêté fut qu'à chaque pet
Que ferait messire baudet,
Maître Colas et la bergère
Feraient un tour sur la fougère;
Le tout pour le soulagement
De l'Arcadienne monture.

Le traité fait, la belle monte
Le drôle aussitôt du talon
Frappe le flanc de son grison.
Maître Baudet pète sans honte;

Il savoit par cœur sa leçon.
A cette espèce d'exercice
Jadis l'avait dressé Colas
Pour certaine dame Thomas.

Martin avait fait son office,
Colas descend, point de quartier.
Elle eut beau cent fois le prier ;
Il l'emporte, il sue, il travaille,
Et d'une sanglante bataille
Il revient couvert de laurier.

Tous deux remontent ; la fillette
Rajuste mouchoir et cornette.
Bientôt après, le villageois,
Tournant vers elle le minois,
Fut surpris de la voir plus belle.
Tout aussitôt ardeur nouvelle,
Coups dans les flancs, et nouveau son
De la part du seigneur grison.
A la troisième pétarade,
Catin vous fait une gambade,
Tire Colas par ses habits,
Et lui montre un prochain taillis.

Ce bois lui donna l'estrapade ;
Il en revint, pâle, défait,
Et jurant contre le baudet.

Il n'était au bout. La fillette
Talonne Martin ; Martin pète.
Lors, dit Catin : N'entends-tu pas !

Quoi? répond l'autre... L'aze, écoute...
Si l'aze pète, dit Colas;
Parsanguié! que l'aze te foute.

LE MIRLITON.

Un capucin rêvait dans sa cellule
Comme il pourrait fronder dans ses sermons
De ces morceaux la mode ridicule,
Dont on se sert pour enfler les jupons.
Mais ce n'était pour lui chose facile,
Car des papiers il ignorait le nom;
Quand par hasard, en passant par la ville,
Il entendit chanter le Mirliton.
Oh! oh! dit il, frère, à son compagnon,
Ceci pourrait bien être notre affaire.
Je gagerais que ce terme nouveau,
De ces jupons nous cache le mystère
Qui m'a si fort travaillé le cerveau.
Qu'en pensez-vous? me trompé-je, mon frère?
Par saint François, dit le capucinot,
On ne saurait mieux rencontrer, mon père;
Car que pourrait signifier ce mot,
S'il ne marquait cette mode nouvelle?
Voilà, je crois, son véritable lot;
Le hasarder, c'est pure bagatelle.
C'est bien penser, dit le père au frérot,
Et pour le sûr il ne saurait déplaire.
Onc, il ne fut du langage vulgaire;

De l'oublier je ne serai si sot,
Et dès ce soir je veux le dire en chaire.
Il n'y faillit. On vint le convier,
Chez des nonnains, théâtre de sa gloire,
A leur donner un plat de son métier.
En ce jour-là (ce qu'on a peine à croire)
S'était formé très-nombreux auditoire.
Pompeusement du beau sexe assemblé,
Par les paniers, le brocard étalé,
Fournit à point matière à l'éloquence
De l'orateur, pour tomber à souhait
Sur son vain luxe et son extravagance.
Il n'est besoin de citer, trait pour trait,
Tout ce qu'il dit ; mais le récit fidèle
De celui-ci, je crois, vous suffira ;
Par quoi chacun du reste jugera.
« Oui, s'écria, transporté d'un saint zèle ;
Et sous son froc, le moine s'échauffant,
En ce temps-ci le désordre est si grand,
Et tant on voit votre luxe s'accroître !
Vos Mirlitons, Mesdames, à présent,
Sont trois fois plus grands qu'ils ne devraient
l'être. »

IMPROMPTU.

Piron *passait dans la rue pendant un gros orage, et était très-mal équipé : deux dames le voyant dessous un balcon, lui demandèrent des vers sur le temps ; il leur adressa cet impromptu :*

Vous du haut de ce balcon,
Qui riez de ma misère,
S'il pleuvait du jus de couillon,
On vous verrait sous la gouttière.

AUTRE.

Deux *dames se parlaient ; l'une d'elles prononça, avec assez de gravité, le mot* peut-être ; *sur quoi Piron interrompit leur discours par ces deux vers, sans s'arrêter dans sa route.*

Mesdames, il n'y a point de peut-être ;
Toute femme qui a foutu aime à l'être.

Placet *remis par Piron à sa domestique, condamnée à l'amende pour avoir négligé de balayer le devant de sa maison.*

De notre servante Nanon,
Que le devant soit sale ou non !

Elle est condamnée à l'amende ;
Mais douze francs, c'est l'écorcher ;
La pauvre fille vous demande
Que vous la fassiez décharger.

M. Berruyer, après avoir relu le placet, dit à la fille qu'elle pouvait être tranquille, qu'il arrangerait son affaire, ce qui eut lieu ; elle fut effectivement effacée du rôle des amendes.

DERNIERS VERS DE PIRON.

J'achève ici-bas ma route,
C'était un vrai casse-cou.
Je vis clair ; je ne vis goutte.
Je fus sage, je fus fou !
A la fin j'arrive au trou,
Que n'échappe fou ni sage,
Pour aller je ne sais où.

MON TESTAMENT.

Je veux qu'après ma mort, cent putains toutes nues,
Soient, dessus mon tombeau, cent fois par jour foutues,
Et que les cordeliers, en chantant leurs offices,
Aient tous les vits bandans dans le cul des novices ;
Et que les jacobins, en prêchant leurs sermons,
En exhortant les vits, prêchent contre les cons ;

Et que sans consulter tant de législateurs,
On partage mon bien aux plus fameux fouteurs;
Et qu'on donne mes os à des apothicaires,
Pour servir de canule à donner des clystères;
Afin qu'après ma mort, ainsi que j'ai vécu,
Je sois encore utile au service de culs.

FIN.

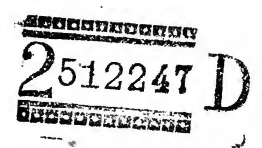


TABLE.

Fin de la Table.

